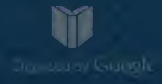
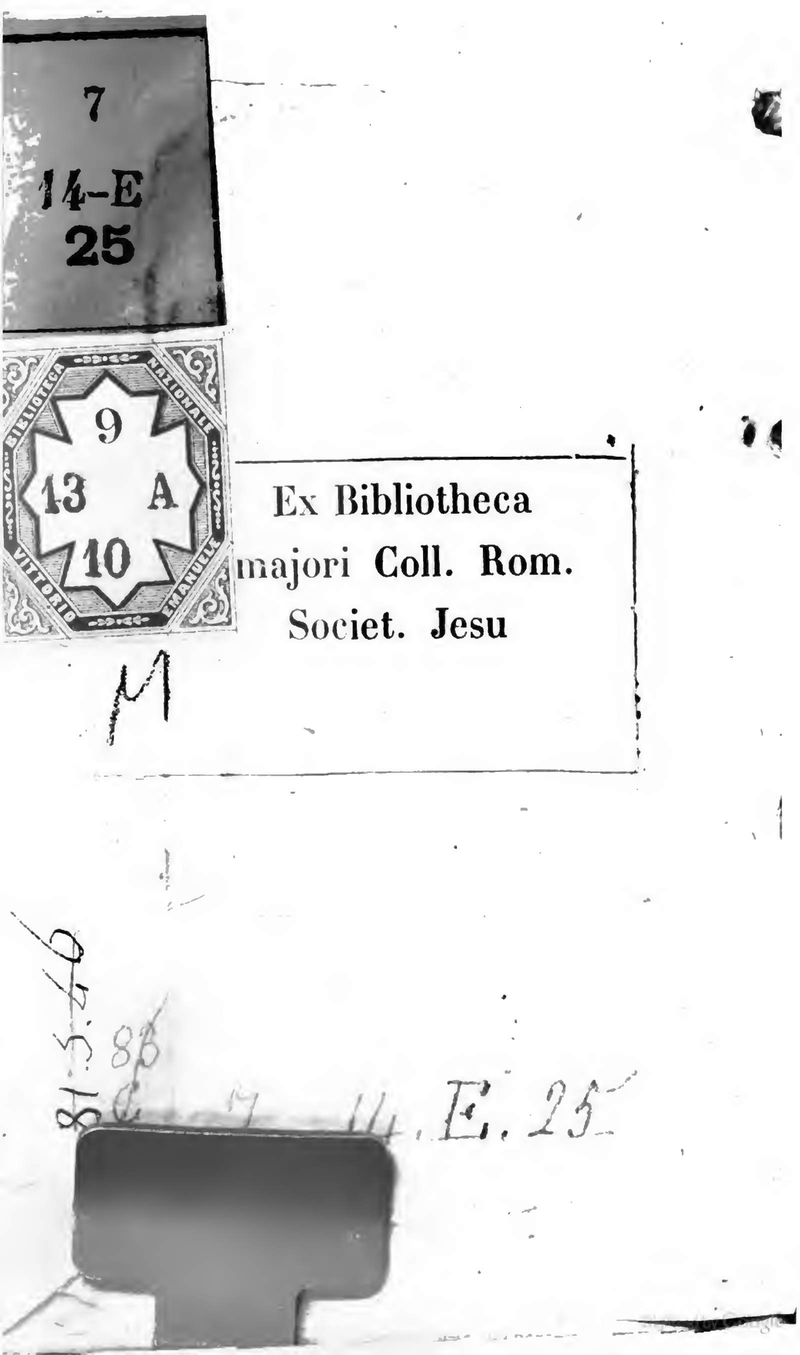
RELATION DE L'ESTABLISSEMENT DES FRANCOIS DEPUIS L'AN...

Jacques Bouton




7
14-E
25
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
9
13 A
10
Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu
E. 25

RELATION DE L'ESTABLISSEMENT DES FRANCOIS DEPVIS L'AN 1635.

En l'isle de la Martinique, l'vne des antilles de l'Amerique.

Des mœurs des Sauuages, de la situation, & des autres singularitez de l'isle.

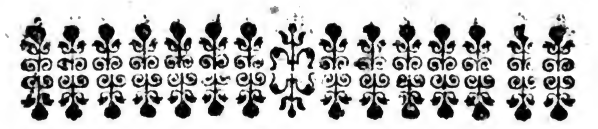
Par le P. IACQVES BOVTON, de la Compagnie de IESVS.



A PARIS,
Chez SEBASTIEN CRAMOISY
Imprimeur ordinaire du Roy, ruë S. Iacques, aux Cicognes.

M. DC. XL.

Auec Priuilege du Roy.



A MESSIEVRS DE LA COMPAGNIE des isles de l'Amerique.

MESSIEVRS,

Depuis le temps que ie fis dessein, à la gloire de Dieu, de vous seruir aux fonctions de ma profeßion dans l'vne de vos isles de l'Amerique, i'ay creu vous estre tellement acquis, que ie ne deurois rien desirer, & procurer plus ardemment, que vostre contentement & satisfaction en l'aßistance que ie rendrois à vos subjets pour leur salut. C'est à cette fin que i'ay rapporté ce peu que i'ay táché de

faire par delà durant quelques mois; C'est à ce dessein que i'ay repassé les mers; que ie suis icy; & que i'ay pris resolution de donner au public ce petit narré sous vostre nom. Ie ne le puis presenter à d'autres sans preiudicier à vos droicts; & comme il est tout à vous, i'espere aussi qu'il receura de vous vn accueil fauorable. On cognoistra bien à son langage qu'il vient du pays des Sauuages, puis qu'il ne parle pas beaucoup mieux françois qu'eux; mais neantmoins, tel qu'il est, il pretend paroistre pour vostre seruice; desabusant ceux qui ne peuuent croire qu'il y ait maintenant tant de bien en cette isle, que vos soins & vostre pieté y en ont procuré, & tant d'espe-

rance qu'il croiſſe à l'aduenir au poinct qu'il croiſtra, Dieu aydant, par les meſmes moyens qui luy ont donné commencement. S'il fait voir ces veritez aux ignorans, il croira auoir fait quelque choſe pour voſtre ſeruice; puis qu'il vous eſt important qu'on ſache que vous auez tant fait par le paſſé, & voulez tant faire par cy apres en ces pays, que ceux qui les décrient pour n'y auoir pas trouué leur compte, ne les blâment pas ſi iuſtement, qu'on peut & doit blâmer leurs fautes & maluerſations, veritables cauſes du deſordre où ils ſe trouuent. Il vous eſt auſſi important que les autres qui y veulent aller, apprennent qu'ils peuuent auec raiſon ſe promettre ce

qu'ils peuuent legitimement desirer pour leur profit & spirituel & temporel. Que si i'ay marqué quelques defauts & necessitez, comme les choses de ce monde n'ont pas toute leur perfection dans leur commencement, c'est pour faire voir combien vous acquererez d'obligations sur les habitans de ces isles, continuant d'employer tant de soins, & faire tant de despense pour les mettre à leur aise : Et que pour moy, puis que ie prends, comme ie dois, tant de part à leurs interests, ie demeureray aussi obligé de vous estre toute ma vie,

MESSIEVRS,

Tres-humble, & obeïssant seruiteur,
IACQVES BOVTON, de la
Compagnie de IESVS.

Permission du R. P. Prouincial.

IE IACQVES DINET Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France: Suiuant le priuilege qui nous a esté octroyé par les Roys Tres-Chrestiens Henry III. le 10. May 1583. Henry IV. le 10. Decembre 1605. & Louys XIII. à present regnant, le 14. Feurier 1612. par lequel il est defendu à tous Libraires d'imprimer aucun liure de ceux qui sont composez par quelqu'vn de nostredite Compagnie sans permission des Superieurs d'icelle. Permets à SEBASTIEN CRAMOISY Marchand Libraire & Imprimeur ordinaire du Roy en la ville de Paris, de pouuoir imprimer pour dix ans *la Relation de l'establissement des François depuis l'an* 1635. *en l'isle de la Martinique*, qui m'a esté enuoyée par le R. P. BOVTON, de nostre mesme Compagnie. En Foy dequoy i'ay signé la presente. A Tours ce 6. iour d'Octobre 1640.

IACQVES DINET.

TABLE DES CHAPITRES contenus en ce liure.

RELA-



RELATION DE L'ESTABLISSEMENT DES FRANCOIS depuis l'an 1635. EN L'ISLE DE LA MARTINIQVE; l'vne des Antilles de l'Amerique.

Des meurs des Sauuages; de la situation, & des autres singularitez de l'Isle.

Nostre embarquement, & les dangers que nous courûmes sur mer.

CHAPITRE PREMIER.

NOVS partismes de Nantes le Vendredy vingt-cinquiéme de Nouembre, iour de saincte Catherine, &

arriuasmes le lendemain à la rade de Paimbœuf, où estoit le vaisseau nommé la petite Europe, appartenant à monsieur Des-Martins de Paris. De Paimbœuf nous allasmes le Lundy à Sainct Nazere, d'où nous fismes voile le lendemain auec bon vent, mais foible, & qui dura si peu, que le contraire nous obligea de relascher à l'Isle de Ré dés le Ieudy. Apres nous, y relâcherent vingt-cinq ou trente vaisseaux Anglois, Hollandois, Hambourquois, & autres, qui croyant que nostre vaisseau fust vn nauire du Roy, mirent le pauillon bas. La nuict s'éleua vne furieuse tempeste, qui fut cause que plusieurs nauires, qui estoient à l'ancre, deriuerent & chasserent vers la

terre, le noſtre perdit ſon maiſtre anchre, & perſonne n'oſa entreprendre ny le Vendredy, ny le Samedy, de nous paſſer à la Rochelle, tant la mer eſtoit encore groſſe, & le vent furieux, quoy qu'il eût bien diminué.

Le Dimanche apres midy, beaucoup trop toſt pour nous, on met les voiles au vent, ſi inconſtant, qu'il ne nous fut fauorable que iuſques à minuict. Depuis ce temps, nous courûmes preſque continuellement riſque de la vie durant plus de cinq ſemaines, pendant leſquelles nous fuſmes la pluſpart du temps, coſté en trauers, errans tantoſt d'vn bord, tantoſt de l'autre. Les iours de S. Thomas, S. Iean, des Innocens, & le dernier de l'année, nous furent les plus rudes:

nous ne portions point de voiles; la brune ou broüillard estoit si épais, que nous ne pouuions voir à vn quart de lieuë de nous, tousiours en crainte d'estre iettez contre la terre. Nous desirions relâcher encore vne fois, tantost à belle Isle, puis à Brest, ou quelqu'autre part de France ou d'Angleterre; puis à Sorlinq, petite Isle proche & des appartenances d'Angleterre: Nous la veismes d'assez prés, mais nos Gouuerneurs ne la connurent pas, & firent promptement mettre le çap à l'eau pour s'en retirer, sans sçauoir où nous estions, iusques à ce que en punition de ce que mal à propos, & contre raison, le Pilote le voulant, nous nous estions opiniastrez à tenir la mer, nous fusmes portez dans la man-

che ou canal de Briſtoc, inconnu à nos Nauigateurs.

Le matin du iour des Roys, vn coup de mer nous mit tous au deſeſpoir de nos vies, & pluſieurs en meilleur eſtat de leur conſcience par la Confeſſion : Il heurta ſi rudement noſtre vaiſſeau, qu'on creut qu'il étoit creué, d'autant plus aſſeurément, qu'il fut prés d'vne heure à ſe redreſſer; emporta noſtre chaloupe qui eſtoit fort bien amarrée ſur le pont, les lices des deux coſtez du vaiſſeau, les brimbales des pompes, le foier, deferla nos voiles, ietta vne merueilleuſe quantité d'eau dans le nauire, & fit mille autres maux ; on voulut couper le grand mas, mais il ne fut pas neceſſaire. C'eſtoit au poinct du iour qu'heureuſement

on aperçeut vne petite Iſle de la domination d'Angleterre, nommée Londey, qui nous pouuoit couurir du vent d'Oüeſt noſtre ennemy: la rade eſtoit aſſez ſaine & bonne; nous y arriuons en fin auec mille peines, & anchrons auec la joye ordinaire aux perſonnes échappées d'vn tel danger.

Le iour neantmoins ne nous fut pas iour de reſioüiſſance, Dieu ne permettant pas que noſtre ioye duraſt longuement. Le ſoir vn furieux vent de Nord, duquel nous n'eſtions pas à couuert, nous attaque auec telle violence, qu'on croyoit que le vaiſſeau couleroit bas ſous ſon amarre, l'eau entroit preſque iuſques à la dunette; on leua la hache pour couper le cable ſur l'écubier, & nous mettre à la mercy du vent,

& de la mer ; si on l'eût fait, nous n'auions qu'à peine vne heure de vie, le vent nous portant contre des rochers ; nostre anchre chassa, & par vne faueur signalée du Ciel, nous rendit au lieu le meilleur de toute la rade, & tint bon, quoy que ces horribles secousses l'eussent presque entierement brisée en deux endroicts, comme on connut lors qu'on la leua. Au bout de deux heures le vent s'appaisa vn peu, qui auoit aussi bien fait du rauage en terre qu'en mer, abattant les arbres, cheminées, & maisons.

Le lendemain septiéme de Ianuier au matin, on tira quelques coups de canon pour auoir vn Pilote de l'Isle, mais c'estoient pauures gens, qui n'auoient non plus de bateau pour venir à nous,

que nous pour les aller querir, & n'y auoit parmy eux aucun pilote.

Il falut neantmoins ſortir de là, quoy qu'aucun de nos Commandeurs ne connut la coſte, ny le port voiſin : Nous l'allons chercher au haſard auec tant de dangers, que le Capitaine parla d'échoüer, & pouſſer le plus auant qu'on pourroit le vaiſſeau vers la terre, pour ſauuer au moins les hommes ; Dieu ne nous vouloit pas ſi peu de bien : Il nous fit en fin trouuer l'entrée du haure de Habledol, qui va iuſques à deux petites villes nommées Bedifort, & Barneſtable, ou baſtable. C'eſt vn méchant haure de barre, & qui aſſeiche ; nous paſsâmes la barre à deux tiers de flot, que ſemblables vaiſſeaux, qui tirent

beaucoup d'eau, ne paſſent qu'à plaine marée; & au lieu de prendre à main droitte vers la terre, nous allons ſur des ſables, où nous touchaſmes pluſieurs fois ; deux chalouppes Angloiſes nous redreſſerent vn peu. Les Anglois qui nous veirent, & ſçeurent nos fortunes, diſoient que c'eſtoit miracle que nous fuſſions réchappez. On nous manda de Londres que trois cens vaiſſeaux s'eſtoient perdus du mauuais temps que nous auions ſouffert. On nous rapporta que le miniſtre d'vn lieu voiſin auoit preſché que noſtre deliurance eſtoit merueilleuſe, mais qu'il ne la falloit pas attribuer aux prieres que nous auions fait à la Vierge noſtre Dame, mais à celles que nous auions fait à Dieu; C'eſt vn

franc ignorant.

Nous voila donc en Angleterre, où nous perdons vn beau temps & bon vent qui vint aprés trois ou quatre iours. Nous demeurons six semaines parmy des gens pauures, superbes, & barbares aux estrangers, attendant de Londres & d'Exestre de l'argent pour remettre le vaisseau en estat, & cependant faisons de nouuelles auaries; vn nauire nous rompt vn anchre, nous rompons la fleche d'vn autre qu'on nous fait bien payer, nostre charpentie tombe & se noye dans la mer, comme vn autre charpentier s'estoit déja noyé dans la riuiere de Loire, quelques ieunes garçons s'enfuyent, & se sauuent: On fait croire à l'équipage que le vin des vitailles estoit finy, & ne

restoit que celuy qui estoit destiné pour traiter, & ainsi on le met à la biere, on est contraint d'accommoder deux matelots, l'vn Anglois, & l'autre Escossois, le vaisseau n'estant assez fourny pour ses grandes manœuures. Vn seul bien nous arriua en ce pays, c'est que les malades du mal de mer y treuuerent leur santé; & le reuerend Pere Suffren à qui i'auois écrit l'état où nous étions, obtint de la serenissime Reyne d'Angleterre dix Iacobus, & nous les enuoya; les RR. PP. Capucins en eurent la moitié: Dieu soit la recompense de sa Majesté.

Nous n'estions pas encore à la fin de nos maux & de nos aprehensions. lors que nous nous disposions à partir, nouuelles nous

arriuét de plusieurs endroicts, que le bruit de nostre arriuée en ce haure porté par toute l'Angleterre, auoir fait partir vn Dunquerquois, qui estoit à Plemeur, sur l'esperance d'vn bon butin, & qu'il nous gardoit entre Londey, & la barre, en dessein d'y demeurer plustost trois mois, que de nous laisser échapper. Son nauire estoit monté de plus de vingt pieces de canon, & six vingts hommes, entre lesquels y en auoit deux de ceux qui nous ayant abandonnez, auoient fait le rapport de nostre estat & foiblesse; & de vray, quelques-vns de nos gens auoient aperçeu de dessus les montagnes voisines vn grand vaisseau qui alloit & venoit deuant la barre. Nos Gouuerneurs au commencement

ne vouloient rien haſarder ; mais ſi faut-il, ou ſortir de ce port, ou y vendre noſtre vaiſſeau, comme quelques Anglois croyoient que nous ferions ; & poſſible pour nous y contraindre qu'ils auoient controuué cette nouuelle.

Au ſortir nous approchâmes ſi prés des rochers cachez ſous l'eau, que nous fuſmes en grand danger ; nous ne rencontrâmes pas en ſortant le Dunquerquois, mais ſur le ſoir on aperçeut vn vaiſſeau vers Londey, qui fut cauſe que la nuict nous nous detournâmes de noſtre route pour le tromper, bien contens d'eſtre en quelque aſſeurance qu'il ne nous attrapperoit pas. Mais vn nouueau malheur troubla encor ce peu de contentement. Le Pilote entre en la chambre tout éperdu,

diſant qu'il y auoit dans le vaiſ-ſeau vne ou pluſieurs voyes d'eau, & qu'on venoit de tirer pour vne fois hiuict cens baſtonnées, quoy qu'il n'y eut pas long téps qu'on auoit ietté l'eau. Voila l'alarme bien chaude au quartier; on prend reſolution de relâcher pour la troiſiéme fois, & aller à Kinſal, qui eſt vn tres bon haure en Irlande, nous perdons trois iours à le chercher: la nuict nous nous en retirons, lors que le vent eſt impetueux, de crainte qu'il nous iette contre terre durant les tenebres. Le mercredy des cendres au matin, nous en euſmes connoiſſance d'aſſez prés, & à la veuë du port tant deſiré, nous changeons de reſolution. Le vent eſtoit propre pour noſtre route: on craint que la plus grande par-

tie de l'équipage n'abandonne le vaiſſeau en vn voyage ſi fâcheux & malheureux: Le Pilote publie que les voyes d'eau ſont découuertes, qu'on les peut aiſément étancher dans quelques iours, durant leſquels on iettera l'eau à tous les horologes, c'eſt à dire, de demie heure en demie heure, les paſſagers le iour, & les matelots la nuict; & ſur cela on paſſe outre.

Le matin du troiſiéme de Mars, nous aperçeuſmes cinq vaiſſeaux, trois chaſſerent ſur nous tout le iour, & partie de la nuict: Nous les prenions pour Turcs; nonobſtant qu'ils euſſent mis le pauillon de Hollande; nous ne pouuons nous y fier, les Turcs vſants ſouuent de cette ruſe de mettre vn autre pauillon que le leur;

Eux nous prenoient pour Eſpagnols, quoy que nous euſſions mis le pauillon blanc; & ils auoient quelque raiſon, pource qu'il nous voyoient fuyr vers l'Eſpagne, où on ſçait bien que les François ne feroient pas les bien-venus. Ils nous ioignent au ſecond quart de la nuict; & aprés qu'on eut demandé & répondu de part & d'autre d'où eſtoit le nauire, ils nous tirerent deux coups de canon; peu s'en fallut que nous n'en rendiſſions autant, mais la partie n'étoit pas égale; c'eſtoient grands vaiſſeaux, qui auoient deux fois plus de canon & d'hommes que nous, & alloient partie à Fernambouc, & partie courir le bon bord. Ils nous firent amener les voiles, & demeurer auec eux iuſques au
iour

iour, nous gardant ſoigneuſe-ment toute la nuict. Le matin noſtre Capitaine alla à leur bord, monſtra ſa permiſſion, & puis bons amis. L'Admiral demanda vne barique de vin pour contenter ſes gens, fâchez d'auoir ſi long temps chaſſé en vain: Il nous promit compagnie tandis que nous ferions meſme route; mais elle ne dura pas long-temps, dautant que ſon nauire alloit fort bien au lict du vent & le noſtre fort mal; de ſorte que nous fuſmes la nuict en grand danger pour auoir trop porté de voiles afin de le ſuiure. Le lendemain vn de nos meilleurs matelots faiſant quelque maneuure tomba dans la mer, & ne fut poſſible de le ſauuer, le vaiſſeau paſſoit ſi toſt qu'en moins de rien il l'eut trop éloigné. Ces acci-

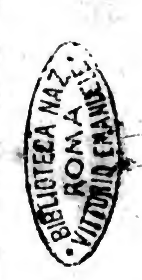
dens & les precedens, si funestes à quelques vns, & facheux à tout l'equipage, furent salutaires à d'autres, à qui Dieu donna durant vne petite exhortation & remonstrance faite à cette occasion, de fortes pensées de leur salut. On renouuella les deffences de iurer, proferer de sales paroles, & s'absenter de la priere: Quelques coulpables furent punis, & Dieu sembla satisfait de ces bonnes resolutions, nous donnant dés l'heure fort beau temps, qui ne nous quitta plus. Nous chassâmes durant ce beau temps sur vn vaisseau: bien nous prit que c'estoit vn Anglois, & non vn ennemy; car il estoit beaucoup plus grand que le nostre & meilleur, & nous estions à la portée du mousquet que nous n'auions pas deux ca-

ſions parez; c'eſtoit noſtre ordinaire: de loing tous les vaiſſeaux nous ſembloient petits, & auoir peur de nous: c'eſtoit merueille combien nous eſtions vaillans: mais de prés, s'il en euſt fallu découdre, nous euſſions bien laiſſé du poil. Vn honeſte homme qui eſtoit auec nous & ſçauoit bien le meſtier, dit fort à propos, que ce n'eſtoit pas à nous à aller querir des vaiſſeaux, ny faire la guerre.

Le troiſiéme Dimanche de Careſme nous euſmes cognoiſſance de l'vne des Canaries appellée Fortauanture, ou Portauanture, que nous approchaſmes en deſſein d'y aborder s'il y euſt eu commodité pour remedier aux voyes d'eau; il n'y faiſoit pas bon. Le ſoir, la brune eſtant ceſſée, nous viſmes de loin quelques au-

tres isles. Sur le mesme dessein de boucher les voyes d'eau, nous allons chercher celles du Cap-vert, particulierement celle de Sainct Vincent, & chassons en chemin sur deux Holandois aussi iudicieusement que nous auions chassé sur l'Anglois. Nos nauigateurs nous mirent trois nuicts à la cappe, de peur d'aborder la terre durant les tenebres, de laquelle ils se faisoient fort proches, & se trompoient: Ils la manquerent, & ne virent ces isles ny de prés ny de loin, ny de iour ny de nuict. On les auoit bien aduerty de la declinaison de l'Aimant & de leur erreur; mais leur humilité reformée ne permettoit pas qu'ils le recogneussent ou voulussent apprendre quelque chose d'vn Iesuiste. Ils se tromperent aussi en

leur estime, & eurent la honte, que le mesme Pere predit qu'on verroit la terre de l'isle de la Barboude plus de vingt-quatre heures plustost qu'ils ne disoient. Nous apperceusmes donc la Barboude le Samedy deuant le dimanche des rameaux, & y arriuasmes ce bon iour. Durant cette trauerse nous consolions la crainte des calmes de l'esperance de la pesche; mais Dieu nous donna tousiours assez de vent: de trois marsoins que nous blessasmes nous n'en eusmes qu'vn, & quelques poissons volans qui donnerent la nuict dans nos voiles & haut-bans, & vne dorade; c'estoit vn beau poisson de trois pieds de long, le dos estoit d'vne couleur verde fort éclatante, le ventre jaune-doré semé de petites estoiles



bleuës: il auoit dans le ventre quantité de petits poiſſons encore tous entiers, & vn poiſſon long d'vn pied, qui a le bec crochu comme le Perroquet, & la peau couuerte de pointes fort aiguës, qui l'ont fait nommer poiſſon armé. Le dimanche des rameaux pour nous faire faire la Semaine Sainӕte plus auſterement, on nous miſt à l'eau dont la pluſpart eſtoit gatée.

L'iſle de la Barboude eſt bien de douze lieuës de tour au moins, ſa figure tire ſur l'oualle; les arbres ont eſté conſeruez tout au tour de l'iſle ſur le bord de la mer, pour y dreſſer des embuſcades aux ennemis qui voudroient en chaſſer les Anglois qui la poſſedent. Ceux cy nous firent deffences, & aux Reuerends Peres Capucins, de

faire aucune fonction de noſtre religion dans leurs terres. Elle eſtoit en trouble, le Gouuerneur ayãt fait refus de receuoir vn ſucceſſeur, y eſtoit arreſté & deuoit eſtre mené en Angleterre par arreſt du conſeil. Son predeceſſeur luy auoit fait le meſme refus, & ayant eſté pris par luy, auoit paſſé par les armes. On diſoit neantmosns que celuy-cy eſtoit fort habile homme, & auoit eu quelque raiſon de faire ce qu'il auoit fait, & ſe iuſtifieroit bien. Là nous appriſmes l'irruption des Sauuages dans la gardelouppe qui eſt aux François, dans Antigoa, Monſerrat, & autres iſles de la domination Angloiſe. N'y ayant rien trouué à faire pour le marchand; nous en partiſmes le Mardy la nuict, nous viſmes noſtre Marti-

nique sur le soir du Mercredy. Le Ieudy on nous mene à l'ance du diamant, pour auoir de la tortuë, qui commençoit à terrir, nous rodons par cette belle ance pour trouuer vne place à ietter l'ancre, puis tout d'vn coup le maistre ou Pilote changeant de volonté, fait passer outre, & dit que dans six heures il nous feroit moüiller l'ancre deuant la maison de monsieur le Gouuerneur, qui estoit bien à huict lieuës de là: Il ne le fit pas, car vne heure apres il nous fit arrester à enuiron vne lieuë du diamant. Dieu vouloit que nous y arriuassions le Vendredy sainct, pour mettre fin à nos trauaux de mer presque à la mesme heure, que Iesus termina les siens en l'arbre de la Croix. Monsieur du Parquet gouuerneur de l'isle

nous y receut fort courtoisemẽt, nous logea dans la case de son Aumosnier, au refus que nous fismes de demeurer en sa maison, où nous luy eussions trop rendu d'importunité, iusqu'à-ce que suiuant les ordres des Seigneurs de la Compagnie, il nous eust assigné vne place pour nostre habitation, ce qui ne se fit si tost que nous eussions desiré, pour ne luy estre à charge. La cause principale du retardement fut le dessein qu'il auoit fait d'aller & mener nombre d'hommes bien armez à la pesche de la tortuë, si on la doit appeller pésche, y establir des corps de garde pour la seureté des pescheurs, & apprendre si on auroit guerre contre les Sauuages. Ce qui faisoit croire qu'ils nous attaqueroient estoit la mort

de leur grand capitaine Kaïer-man, que monſieur le gouuerneur auoit retenu priſonnier iuſques à ce qu'il eût fait rendre deux Sauuages de la terre ferme, que ſes gens auoient enleué des François. La nuict ce priſonnier ſe ſauua, & briſa les fers qu'il auoit aux pieds, on ne ſçait comment; mais eſtant dans les bois, il fut mordu d'vne vipere, & n'ayant pour lors aucun remede, s'en alla mourir arriuant parmy les ſiens. On croyoit donc qu'ils vouloient venger ſa mort; mais ils n'y ont pas penſé, ou n'ont oſé l'entreprendre. Ce bruit eſtant appaiſé & monſieur le gouuerneur de retour, il prit la peine d'aller luy-meſme le dernier iour d'Auril au lieu où il nous a aſſigné noſtre habitation, & de faire commen-

cer à couper les arbres pour descouurir la terre, & le treiziéme de may nous allasmes demeurer proche de là, pour y commencer nos fonctions, à la gloire de Dieu.

De la situation de l'Isle de la Martinique.

CHAPITRE II.

LA Martinique, ou Martinino, vne des Antilles, autrement nommées Camercanes, est en la zone torride par quatorze & quinze degrez de latitude Septentrionale. On ne sçait encore au vray combien elle a de tour: quelques vns qui se croyent sçauans en cecy luy donnent vingt-

cinq lieuës de long, & huict ou dix de large; elle a pour isles voisines celle de Saincte Luce dite Saincta-Lousie, tenuë par les Anglois, qui est à six ou sept lieuës, & la Dominique éloignée d'enuiron dix lieuës, peuplée encore des Caraïbes, ainsi s'appellent nos Sauuages. D'icy on peut aisément inferer que nous auons deux fois l'année le Soleil à pic sur nos testes, & pour Zenith dans les mois de May & d'Aoust: que nos iours ordinaires sont de douze heures, & n'ont point d'inégalité fort sensible: que les chaleurs y sont grandes & continuelles; les seicheresses quelquesfois bien longues; ces chaleurs sont temperées par la fraischeur des nuicts. Les nuages & pluyes sont plus frequentes aux mois d'octobre,

nouembre & decembre qu'aux autres temps, & ces trois mois à cause de leur humidité composent icy l'hyuer: car pour le froid, puis qu'il en est banny, il n'est pas capable de faire icy vne diuerse saison, qui porte le nom d'hyuer. De là vient aussi que la verdure est tousiours aux arbres, si la trop grande seicheresse ne les despouille de leurs feüilles, comme il arriue assez souuent.

L'Isle est diuisée en deux parties; l'vne qu'on appelle la Cabesterre, qui est au dessus du vent, & possedée par les Caraibes; l'autre peuplée des François, appellée la basse terre, ou les grands sables: que si cette basse terre à quelque aduantage sur la Cabesterre pour l'abord des vaisseaux, & vne rade fort saine; elle luy est

auſſi reciproquement inferieure en beauté & commodité;la Cabeſtere eſtant plaine, vnie, & égale, au lieu que noſtre baſſe terre eſt raboteuſe, & diuiſée par des montagnes, qu'on appelle icy mornes, fort aſpres, rudes, & difficiles, qui fait que les habitans ſont plus éloignez les vns des autres, & ne ſe viſitent pas ſi ſouuent & ſi aiſément.

Nos terres habitées, à raiſon de ces mornes, ſont diuiſées en trois eſtages; celles qui ſont les plus baſſes & proches de la mer, s'appellent habitations du premier eſtage; les autres qui vont au pendant des mornes, du ſecond eſtage; & celles qui ſont au de là & au deſſus des mornes, ſont nommées le troiſiéme eſtage: car il y a quelques habitations ſur les mor-

nes plus bas & moins rudes à monter ; les pitons ou ſommets des plus hautes montagnes demeurent pour les bois, & leurs hoſtes, les couleuures, viperes, lezards, & oyſeaux. Mais encore de ces mornes ſi faſcheux nous retirons vn bien incõparable, ſçauoir eſt, bon nombre de petites riuieres ou ruiſſeaux qui coulent d'enhaut, & ont de la pente & des cheutes propres pour des moulins; l'eau en eſt fort bonne & fraiche, & nourrit quantité de groſſes eſchreuiſſes, anguilles, & autres poiſſons. Il y a auſſi dans cette Iſle de belles anſes de ſable ou la tortuë terriſt. Nous y auons vn grand cul de ſac où eſt le fort Royal, & vn fort beau lieu pour le cranage des vaiſſeaux. Il y a auſſi vne ſaline, qui ſi elle eſtoit accom-

modée, ce qu'on pourroit faire fort aiſément & à peu de fraiz, porteroit de grandes commoditez; d'autant qu'outre la fourniture des habitans, il y auroit du ſel pour traitter auec les eſtrangers. Les pierres, la chaux, la brique ny manqueroient pas, s'il y auoit des ouuriers pour les mettre en œuure, & ſi on s'en vouloit ſeruir: mais partie la pauureté des habitans, partie le manquement d'ouuriers, & en partie auſſi le peu de neceſſité qu'il y a de ſe mieux couurir, le chaud y eſtant continuel, ont fait negliger ces commoditez pour ſe contenter de caſes, à la mode des Sauuages, faites de roſeaux, ou pieux, couuertes de feüilles de palmiſtes, roſeaux, & autres. Pour le bois, toute l'Iſle en eſt couuerte, à la reſerue de ce

que

que les François & Sauuages descouurent pour leurs habitations & iardins : mais presque tout le bois est subjet aux vers, d'où vient qu'il y en a peu de bien propre à bastir, & encore moins pour faire nauires. Il est vray qu'en ces mers icy le ver gaste aussi bien le bois de France que celuy du païs ; c'est pourquoy il faut faire vn doublage aux vaisseaux qu'on y enuoye pour y demeurer quelque temps.

Les vents plus ordinaires icy viennent de la terre; ils ne sont pas grands, sinon que quelquesfois, & assez souuent, il vient des rafales, ou vents de peu de durée, mais fort impetueux ; c'est pourquoy afin de se couurir, & n'estre emporté à vau le vent, comme quelques-vns ont esté, les vaisseaux arriuant rangent la terre à la portée

du piſtolet, la rade eſtant bonne & ſaine, & les matelots ont toûjours la main à l'eſcoute pour amener les huniers lors qu'il eſt neceſſaire. Les ouragans, ou vents extraordinairement furieux, qui font tout le tour de l'horiſon, abbattent les arbres, & les maiſons, de ſorte que fort peu en eſcappent ; ne ſe sont fait ſentir icy auec tant de violence qu'à d'autres iſles, non plus que les tonerres, & tremblemens de terre.

Entrée & eſtabliſſement des François en cette iſle.

CHAPITRE III.

CEtte iſle, & autres voiſines, ont iadis eſté veuës, & non

pas habitées, par Christophle Colomb, & ses espagnols, qui ayant sçeu que les naturels du pays estoient canibales & anthropophages, qui ne trouuoient aucune chair plus delicate que celle de leurs ennemis, ne desirant si tost mourir, passerent outre pour chercher quelque meilleure fortune. Les François ont esté, comme on croit, ceux des Europeans qui l'ont habitée les premiers. L'an 1635. feu monsieur de Nambuc gentil-homme François gouuerneur de l'isle de S. Christophle, homme d'esprit & de iugement, & fort entendu à faire de nouuelles peuplades, & establir des colonies en ces isles; enuoya le sieur du Pont accompagné d'enuiron quatre-vingts soldats, auec ordre d'habituer la Martinique, & peu

apres autre quarante hommes ſoubs la conduite du ſieur de la Vallée, qui deuoit eſtre Lieutenant, & eſt maintenant premier capitaine de l'iſle. L'entrepriſe eſtoit hardie, & l'execution difficile; l'affaire ne ſe paſſa pas ſans noiſes, & combats auec les Sauuages habitans de l'iſle, aſſiſtez de leurs voiſins, de la Dominique, S. Vincent, & autres; quelques François y laiſſerent la vie: La diſette & manquement de viures mit les autres bien en peine, & les contraignit en cette extremité, de viure de fruicts ſauuages, racines, & toutes ſortes d'animaux des bois proches, n'oſant s'éloigner de crainte des Sauuages, qui de leur part faiſoiét tout le poſſible pour ſe maintenir en leur poſſeſſion, & en chaſſer nos François: que s'ils

estoient contraints de se retirer, à mesure qu'ils quittoient quelque lieu descouuert & planté ils mettoient le feu partout à leurs cases,& aux viures qui estoient sur terre, pour en priuer les nostres, qui aussi ne manquoient a en planter partout où ils pouuoient, autant que l'ennemy leur permettoit, mais c'estoit pour le temps à venir, & le present, qui estoit celuy de leur disette, n'en estoit pas soulagé. Nonobstant ces difficultés, dans quelques mois nos gens viennent about de leur dessein auec l'ayde de Dieu, & s'emparent de la partie de l'isle, où ils sont maintenant, y plantent & bastissent à la mode du païs. Les Sauuages Caraibes se retirent, les vns en l'autre partie de l'isle, nommée la cabesterre, les autres aux isles

voiſines; tous auec reſolution de n'en demeurer pas là, & de reuenir auec plus grandes forces pour chaſſer les François: mais ayant apres quelque temps recogneu leur foibleſſe & impuiſſance, ils parlerent de quelque accommodement, & la paix fut faite telle qu'elle peut eſtre auec ces infidelles. Le ſieur du Pont s'embarque, pour aller rendre compte, & porter cette bonne nouuelle à Monſieur de Nambuc, & par meſme moyen ſe pourueoir de viures & autres commoditez. Il eſt porté à vau le vent és terres Eſpagnoles, où il eſt trois ans priſonnier. Durant ce temps, n'en ayant eu aucune nouuelle, on le croit perdu, & monſieur de Nambuc ſe voyãt proche de la mort pouruoit du commandemãt de l'iſle monſieur

du Parquet l'vn de ses nepueux, que messieurs de la Compagnie luy ont confirmé. C'est vn braue gentil-homme, & bien pourueu de toutes les qualitez necessaires à cette charge. Il y entra, & s'y est maintenu iusques à present, auec tant d'addresse, sagesse, & conduite, qu'il a gagné le cœur aussi bien aux Sauuages Caraïbes qu'aux François. Les Sauuages le visitent souuent, & le voyent volontiers en leurs cases, l'appellent leur compere, & le grand capitaine du Parquet: & celuy qui est le premier capitaine parmy eux, que nous appellons le pilote, à pris son nom; c'est la coustume de ces Sauuages de prendre le nom de leurs bons comperes. Il fut il y a quelque temps les visiter, ils le receurent fort honestement à

leur mode, le rocouerent, accommoderent les cheueux à leur façon, firent dançer comme eux, & n'oublierent rien qu'ils iugeassent necessaire pour luy tesmoigner de l'affection : Ie dis tesmoigner de l'affection, & non pas rendre de l'honneur ; d'autant que ces barbares sont si vains, qu'ils se preferent à tous les hommes du monde, & ne font honneur à personne, par lequel il semble qu'ils se recognoissent inferieurs ; au reste toutes ces ceremonies se font de telle sorte, que monsieur le gouuerneur, & ses gens demeurent tousiours armez, & le pistolet à la main, pource qu'il n'y a iamais d'asseurance parmy ces Sauuages quelque bonne mine qu'ils vous fassent.

Nos François peuuent estre

maintenant prés de mille habitüez le long de la mer, entre les mornes & au dessus, en l'espace de huict ou neuf lieuës. La crainte des couleuures ou viperes, dont nous parlerons, a destourné plus de deux mille hommes d'y venir; on se desabuse peu à peu, & desia plusieurs seroient à la Martinique, s'ils auoient le moyen d'y aller. Nous y auons trois forts: le Royal est le meilleur, & plus considerable: il est dans le cul de sac dont nous auons parlé, en vn lieu & assiette fort auantageuse: Il est muny de canon, & y a garnison suffisante. L'Espagnol s'y presenta il y a quelques années; mais sans autre effect que du bruit, & sans en remporter que de la confusion.

I'ay parlé au chapitre precedent

des maiſons. Les François n'ont pas eſté plus curieux de la bonté & molleſſe des licts de France, que de la beauté des maiſons: Ils couchent dans des licts de coton ſuſpendus, qu'on appelle des hamats, qui ſeruent encor de ſiege durant la iournée; ce ſont ouurages des Sauuages. Les habitations ſont iuſques à maintenant eſloignées les vnes des autres ſans aucune forme de bourg, tant à cauſe des mornes qui les ſeparent, qu'à cauſe que chacun veut demeurer ſur ſa terre. On pretend y en former bien-toſt vn proche du fort S. Pierre où la place eſt belle: l'Egliſe y eſt deſia, on y fera auſſi l'auditoire, & autres œuures publics.

Des commoditez que l'isle peut fournir.

CHAPITRE IV.

NOus parlerons en ce chapitre & en quelques autres suiuans autãt par le rapport d'autruy que par experience. Le peu de temps qu'il y a que nous sommes en cette isle ne nous ayant donné le moyen de voir de nos yeux tout ce qu'on nous disoit de ses commoditez. Suffit que nous en ayons veu vne partie, & que l'autre soit si auerée par la constante relation de tous les habitans, qu'il n'y a aucune occasion d'en douter,

Nous auons desia touché les commoditez pour bastir : ie parleray en suite tant des biens qu'el-

le possede de soy-mesme, & presentement, que de ceux qu'elle n'a pas encore, mais dont elle est capable, & qu'on luy peut aisément, & doit-on à mon aduis procurer au plustost, & sans lesquels il n'y a presque rien à faire; pource qu'il est croyable que partie de ce qu'elle a de soy viendra peu à peu à manquer, comme il est aduenu autre part, à mesure que le nombre des habitans croistra.

Generalement plusieurs personnes qui ont passé bonne partie de leur vie en la nauigation de ces isles, asseurent que celle-cy ne cede de beaucoup à aucune des isles des Caraïbes, tant pour ce qui est des viures & nourriture, que pour le profit qu'on en peut tirer, si les François sont aussi auisez & in-

dustrieux à faire valoir la terre, que les autres nations. Pour le faire voir en particulier commençons par les herbes.

Il y a quantité d'herbes medicinales, sans parler des fruicts, dont plusieurs ont de la vertu : Le gaïac, la schine, la scolopandre, dont les feüilles sont de six & sept pieds de long, & mille autres plus rares, qu'vn homme versé en la cognoissance des simples sçauroit bien remarquer, & qui seroient de bon debit en France. C'est merueille combien les Sauuages se portent bien, & ont de beaux secrets; mais il est impossible de les tirer d'eux, si ce n'est à la longue, & par quelque finesse. Les gouttes, pierres, & plusieurs autres maladies trop communes en France, sont icy presque inco-

neuës, tant ils y remedient promptement & efficacement : si les blesseures ne sont mortelles, ils les guerissent si facilement & parfaitement, que vous voyez celuy que vous pensiez mort, retourner dés le lendemain auec les autres à la guerre. Ils ont vne herbe qui dissout les tayes des yeux : ils guarissent les fievres auec vne goutte ou deux du ius d'vne herbe qu'ils distillent dans l'œil ; quelques François en ont fait l'experience, & ressenty l'effect qu'ils desiroient, comme entr'autres vn des gens de monsieur le gouuerneur, qui m'en a luy-mesme asseuré. Ils ont des herbes ou racines, qui aydent merueilleusement les femmes qui sont en trauail d'enfant, & les font heureusement accoucher ; & d'autres par l'vsage des-

quelles des femmes qu'on croyoit ſteriles ont conceu, & eu lignée: pour la morſure des couleuures, ou pluſtoſt viperes, dont nous parlerons, ils n'en ont point de crainte, d'autant qu'ils s'en guariſſent ſans difficulté.

Venons aux herbes dont on mange: celles du pays ſont les choux, que nous appellons caraïbes, qui ne ſont point mauuais: les feuilles des patales dont on nourrit les animaux en quelques endroits, ſont bonnes au potage, & le bout de leur rejetton paſſe pour des aſperges, ayant tellement le meſme gouſt, que ſi on le mangeoit ſans le voir, on croiroit manger des aſperges. Le cœur du haut des palmiſtes, qui eſt le commencement & la naiſſance des feuilles nouuelles, blanc com-

me de la chicorée bien apprestée, est fort bon en salade, & au pot sans comparaison meilleur que nos choux de pomme. Le pourpier vient en si grande quantité par les champs, qu'on le tient pour vne mauuaise herbe, à cause qu'il nuit aux autres; il n'est pas si bon que celuy de nos iardins: les autres herbes du pays ne nous sont pas encore cogneuës.

La plus-part des herbes de nos iardins de France y viennent bien, comme laictues, chicorée, oseille, persil, choux, oignons, & autres; les concombres tres-bien. Pour les melons semblables aux nostres, en six semaines ou deux mois vous les auez tres-bons, & ordinairement plus gros qu'en France. I'ay dit les melons semblables aux nostres; d'autant qu'il

y en

y en a d'autres, qu'ils appellent melons d'eau, qui ne sont pas de si bon goust que les nostres, mais qui desalterent & rafraichissent grandement ; ils ont beaucoup d'eau, c'est à mon aduis ce qui les a fait nommer melons d'eau : ils ont la chair rouge, & sont gros comme citrouïlles mediocres, nonpas si longs, mais plus ronds; de si facile digestion qu'vn homme en peut manger vn tout entier sans crainte de s'en trouuer mal. Plusieurs herbes icy, tant de celles du pays, que de celles de France, ne portent point de graine; possible que l'industrie & l'artifice pourroit suppleer à ce defaut, & leur en faire porter, comme l'experience a fait voir en quelques vns; mais il n'en est de besoin, la nature y ayant pourueu par vne

autre voye, d'autant que ces herbes comme les choux & autres pouſſent quantité de rejettons, qu'on plante, & qui viennent fort bien.

Les pois ronds de France y viennent bien ; on n'en fait pas grand eſtat, dautant qu'il y a vne merueilleuſe quantité de ces pois, que quelques-vns appellent pois de Rome, autres des feſoles, autres haricots, qui portent en ſix ſemaines, excepté de petits, qu'ils appellent pois Anglois, d'autant que les Anglois ſont les premiers qui en ont apporté, nō pas d'Angleterre, mais de la terre ferme de l'Amerique ; ceux-cy ne portent que dans deux mois, ont bien meilleur gouſt, & font meilleur potage que les autres, on en mange auſſi en ſalade. Il y a en quel-

ques endroits des pois d'angole ſemblables à nos lentilles ; ce ſont les délices des Negres ; ils iettent comme vn petit arbriſſeau qui dure ſix ou ſept ans, au bout deſquels il en faut ſemer d'autres : on en trouue plus grande quantité à ſainct Chriſtophle qu'aux autres iſles. Il y a auſſi des pois gros & plats, rouges & blancs, qui iettét vne belle verdure pour couurir des tonnelles de iardin, & durent quatre ans. On ne manque point d'ingrediens, qui ſeruent là au lieu de poiure pour les ſauſſes.

Quant aux racines, les patales, de la feuille & reiettons deſquelles nous auons deſia parlé, ſont d'ordinaire plus groſſes que nos naueaux, & de beaucoup meilleur gouſt : les Anglois de ſainct Chriſtophle n'ont point d'autre pain

pour la pluſ-part: elles ſont iaunes au dedans, il y en a auſſi de rouges & de blanches : on les fait cuire dans la cendre, & en vn chaudron auec peu d'eau, & faut le couurir afin qu'il ne prẽne point d'air, ſi faire ſe peut : elles ſont de bonne nourriture, & on s'en ſert encore pour le hoüicou, ou la boiſſon du pays, comme nous dirons. Il y en a qui ſans autre meſlange en font de la boiſſon, mais elle n'eſt pas ſi bonne que celle qu'on fait de caſſaue.

Le manioc eſt vne eſpece d'arbriſſeau de cinq ou ſix pieds de haut, dont les feuilles reſſemblẽt aucunement à celles de nos oſiers ou ſaules : on le prouigne plantãt en terre des bouts de bois de la longueur d'vn pied au plus. Il porte vne racine groſſe comme

nos plus grosses bettes-raues, mais blanche: que si on en veut auoir de iuste grosseur, on attend vn an. Apres auoir nettoyé ou raclé cette racine, on la grege ou reduit en grosse farine auec vne sorte de raspe platte, qu'on appelle grege, puis on la met en presse pour en tirer toute l'eau, qui est vn dangereux poison: apres on met cette farine sur vne platine de fer sur le feu, comme on fait les galettes de bled noir, & on retire vn grand pain, ou galette blanche comme neige, qui estant encore fraische a assez bon goust; lors qu'elle est dure, & gardée long temps elle en a fort peu: voila le pain du pays, qu'il ne faut pas manger chaud, d'autant qu'il nuiroit à la santé: il ne charge point l'estomach, mais aussi il ne

ſuſtente pas beaucoup. On fait de ces galettes plus eſpaiſſes pour porter dans les vaiſſeaux ; & d'autres épaiſſes d'vn bõ poulce, pour faire du hoüicou, ou boiſſon du pays : on les met toutes chaudes dans l'eau, ou bien on les fait pourrir entre des feuilles, puis on les met dans l'eau vn peu chaude, on les preſſe & manie pour en faire comme de la paſte, puis on grege là deſſus quelques patales, & cela enſemble boult vingt-quatre heures, apres leſquelles on le paſſe, & le clair ſert de breuuage, le marc eſt pour les poules, ſi ce n'eſt que quelques meſnagers y remettent encore de l'eau pour en tirer vn ſecond hoüicou moindre que le premier, comme quãd on met de l'eau ſur le marc du vin : & cette ſeconde boiſſon à cauſe qu'elle

ne vault gueres, est appellée dans
ce pays d'vn nom qui vault encore
noins. Le houicou bien fait,
cõme le font les Sauuages, est d'a-
ez bon goust, & nourrissant, &
pris par excez peut enyurer. La
ertilité de ce manioc, dont vn
hamp nourrira beaucoup plus
le personnes que s'il y estoit semé
lu bled, a fait negliger la culture
le la terre, pour en retirer du fro-
nent de France; aucuns en ayant
eulement ietté quelques grains
leux ou trois doigts auant dans
a terre, ont veu paroistre dans
peu de temps des pailles hautes
de douze ou quinze pieds auec vn
espy au bout sans grains, qui leur
a fait iuger, que ce pays n'estoit
propre pour le froment. Il est
croyable que si on y auoit appor-
té vn peu plus de façon, il ne vien-

neuës, tant ils y remedient promptement & efficacement : si les blesseures ne sont mortelles, ils les guerissent si facilement & parfaitement, que vous voyez celuy que vous pensiez mort, retourner dés le lendemain auec les autres à la guerre. Ils ont vne herbe qui dissout les tayes des yeux : ils guarissent les fievres auec vne goutte ou deux du ius d'vne herbe qu'ils distillent dans l'œil ; quelques François en ont fait l'experience, & ressenty l'effect qu'ils desiroient, comme entr'autres vn des gens de monsieur le gouuerneur, qui m'en a luy-mesme asseuré. Ils ont des herbes ou racines, qui aydent merueilleusement les femmes qui sont en trauail d'enfant, & les font heureusement accoucher ; & d'autres par l'vsage des

quelles des femmes qu'on croyoit steriles ont conceu, & eu lignée: pour la morsure des couleuures, ou plustost viperes, dont nous parlerons, ils n'en ont point de crainte, d'autanr qu'ils s'en guarissent sans difficulté.

Venons aux herbes dont on mange: celles du pays sont les choux, que nous appellons caraïbes, qui ne sont point mauuais: les feuilles des patales dont on nourrit les animaux en quelques endroits, sont bonnes au potage, & le bout de leur rejetton passe pour des asperges, ayant tellement le mesme goust, que si on le mangeoit sans le voir, on croiroit manger des asperges. Le cœur du haut des palmistes, qui est le commencement & la naissance des feuilles nouuelles, blanc com-

me de la chicorée bien apprestée, est fort bon en salade, & au pot sans comparaison meilleur que nos choux de pomme. Le pourpier vient en si grande quantité par les champs, qu'on le tient pour vne mauuaise herbe, à cause qu'il nuit aux autres; il n'est pas si bon que celuy de nos iardins: les autres herbes du pays ne nous sont pas encore cogneuës.

La plus-part des herbes de nos iardins de France y viennent bien, comme laictues, chicorée, oseille, persil, choux, oignons, & autres; les concombres tres-bien. Pour les melons semblables aux nostres, en six semaines ou deux mois vous les auez tres-bons, & ordinairement plus gros qu'en France. I'ay dit les melons semblables aux nostres; d'autant qu'il

y en

y en a d'autres, qu'ils appellent melons d'eau, qui ne sont pas de si bon goust que les nostres, mais qui desalterent & rafraichissent grandement ; ils ont beaucoup d'eau, c'est à mon aduis ce qui les a fait nommer melons d'eau : ils ont la chair rouge, & sont gros comme citrouilles mediocres, nonpas si longs, mais plus ronds, de si facile digestion qu'vn homme en peut manger vn tout entier sans crainte de s'en trouuer mal. Plusieurs herbes icy, tant de celles du pays, que de celles de France, ne portent point de graine; possible que l'industrie & l'artifice pourroit suppleer à ce defaut, & leur en faire porter, comme l'experience a fait voir en quelques vns ; mais il n'en est de besoin, la nature y ayant pourueu par vne

autre voye, d'autant que ces herbes comme les choux & autres pousſent quantité de rejettons, qu'on plante, & qui viennent fort bien.

Les pois ronds de France y viennent bien; on n'en fait pas grand eſtat, dautant qu'il y a vne merueilleuſe quantité de ces pois, que quelques-vns appellent pois de Rome, autres des feſoles, autres haricots, qui portent en ſix ſemaines, excepté de petits, qu'ils appellent pois Anglois, d'autant que les Anglois ſont les premiers qui en ont apporté, nō pas d'Angleterre, mais de la terre ferme de l'Amerique; ceux-cy ne portent que dans deux mois, ont bien meilleur gouſt, & ſont meilleur potage que les autres, on en mange auſſi en ſalade. Il y a en quel-

ques endroits des pois d'angole semblables à nos lentilles; ce sont les delices des Negres ; ils iettent comme vn petit arbrisseau qui dure six ou sept ans, au bout desquels il en faut semer d'autres: on en trouue plus grande quantité à sainct Christophle qu'aux autres isles. Il y a aussi des pois gros & plats, rouges & blancs, qui iettét vne belle verdure pour couurir des tonnelles de iardin, & durent quatre ans. On ne manque point d'ingrediens, qui seruent là au lieu de poiure pour les sausses.

Quant aux racines, les patales, de la feuille & reiettons desquelles nous auons desia parlé, sont d'ordinaire plus grosses que nos naueaux, & de beaucoup meilleur goust: les Anglois de sainct Christophle n'ont point d'autre pain

pour la plus-part: elles sont iaunes au dedans, il y en a aussi de rouges & de blanches : on les fait cuire dans la cendre, & en vn chaudron auec peu d'eau, & faut le couurir afin qu'il ne prêne point d'air, si faire se peut: elles sont de bonne nourriture, & on s'en sert encore pour le hoüicou, ou la boisson du pays, comme nous dirons. Il y en a qui sans autre meslange en font de la boisson, mais elle n'est pas si bonne que celle qu'on fait de cassaue.

Le manioc est vne espece d'arbrisseau de cinq ou six pieds de haut, dont les feuilles ressemblét aucunement à celles de nos osiers ou saules: on le prouigne plantât en terre des bouts de bois de la longueur d'vn pied au plus. Il porte vne racine grosse comme

nos plus grosses bettes-raues, mais blanche: que si on en veut auoir de iuste grosseur, on attend vn an. Apres auoir nettoyé ou raclé cette racine, on la grege ou reduit en grosse farine auec vne sorte de raspe platte, qu'on appelle grege, puis on la met en presse pour en tirer toute l'eau, qui est vn dangereux poison: apres on met cette farine sur vne platine de fer sur le feu, comme on fait les galettes de bled noir, & on retire vn grand pain, ou galette blanche comme neige, qui estant encore fraische a assez bon goust; lors qu'elle est dure, & gardée long temps elle en a fort peu: voila le pain du pays, qu'il ne faut pas manger chaud, d'autant qu'il nuiroit à la santé: il ne charge point l'estomach, mais aussi il ne

ſuſtente pas beaucoup. On fait de ces galettes plus eſpaiſſes pour porter dans les vaiſſeaux ; & d'autres épaiſſes d'vn bõ poulce, pour faire du hoüicou, ou boiſſon du pays : on les met toutes chaudes dans l'eau, ou bien on les fait pourrir entre des feuilles, puis on les met dans l'eau vn peu chaude, on les preſſe & manie pour en faire comme de la paſte, puis on grege là deſſus quelques patales, & cela enſemble boult vingt-quatre heures, apres leſquelles on le paſſe, & le clair ſert de breuuage, le marc eſt pour les poules, ſi ce n'eſt que quelques meſnagers y remettent encore de l'eau pour en tirer vn ſecond hoüicou moindre que le premier, comme quãd on met de l'eau ſur le marc du vin : & cette ſeconde boiſſon à cauſe qu'elle

ne vault gueres, eſt appellée dans le pays d'vn nom qui vault encore moins. Le hoüicou bien fait, cõme le font les Sauuages, eſt d'aſſez bon gouſt, & nourriſſant, & pris par excez peut enyurer. La fertilité de ce manioc, dont vn champ nourrira beaucoup plus de perſonnes que s'il y eſtoit ſemé du bled, a fait negliger la culture de la terre, pour en retirer du froment de France; aucuns en ayant ſeulement ietté quelques grains deux ou trois doigts auant dans la terre, ont veu paroiſtre dans peu de temps des pailles hautes de douze ou quinze pieds auec vn eſpy au bout ſans grains, qui leur a fait iuger, que ce pays n'eſtoit propre pour le froment. Il eſt croyable que ſi on y auoit apporté vn peu plus de façon, il ne vien-

droit pas mal aux lieux plus temperez, qui sont au pendant des montagnes; comme le bled d'Inde, ou maïs, le ris, & autres grains, orge, auoine, lin, chanure y viendront aussi à ce qu'on croit, & on l'a desia experimenté de quelques-vns.

Disons icy à l'occasion de la boisson dont nous auons parlé; que la vigne y croist fort bien: elle porte deux ou trois fois l'année pourueu qu'on la taille à temps, & fort prés; & si on auoit l'experience des façons qu'il luy faut donner, & le choix des lieux où on la plante, & du temps de la planter, & tailler, elle porteroit ses raisins vn peu plus meurs que ceux qu'on void, & dont i'ay gousté à S. Christophle; Il faudroit aussi porter de France, de bons pe-

pins, ou de bon plan, comme on peut sans difficulté.

La curieuse recherche des fleurs n'est pas encore arriuée iusques icy; La pauureté de la pluspart des habitans les fait songer seulement à ce qui est vtile. Il y a des amaranthes, des fleurs d'vn rouge fort éclattant, qu'ils appellent cardinales; du iasmin dans les bois; i'en ay veu à la garde-louppe en passant, de trois ou quatre façons. Nous auons vne herbe qui porte de la graine musquée; vne autre appellée sensible, d'autant qu'elle se ferme, & flaitrit si tost qu'vne personne l'a touchée, & est bien vn quart d'heure à reuenir, & se redresser.

Continuation du mesme sujet, des commoditez de l'isle.

CHAPITRE V.

VEnons aux fruicts & arbres fruictiers. Nos pommiers, poiriers, figuiers, cerisiers, abricotiers, peschers, noyers, chastaigners, n'ont point encore paru en ces terres; on en a fait quelques experience, mais peu, & seulement aux lieux plus chauds: auec le temps on experimentera si aux endroits plus temperez on en pourra éleuer. Les fruicts du païs, qui luy sont commun auec la France; sont les citrons, limons, & oranges: Il est vray qu'ils viennent icy en merueilleuse quantité de

toutes ſortes, & fort beaux, & bons: les citroniers & limoniers portent en dix-huict mois ou deux ans, & les orangers en trois. Il y a de petits citronniers dont on fait les paliſſades, & de petits citrons qui ont l'eſcorce fort tendre, & ſont ſi pleins de ſuc, qu'ils en rendent autant que deux autres des plus gros. Ces arbres viennent de pepin, & de branche. Il ne les faut ny greffer, ny enter; on met ſeulement vne branche d'oranger ou citronnier en terre, ſans autre ſoing ny artifice. Les grenadiers y viennent beaux; mais pour en auoir du fruict il les faut ébrancher par le bas, & faire croiſtre en arbres. On ne doute point que les figuiers, oliuiers, & poſſible encore les amandiers, n'y profitaſſent; mais perſonne n'y a eu

ſoin d'en planter. Il y a des acaïons de jardin bien differens de ceux du meſme nom qui ſont dans les bois, dont nous parlerons plus bas ; ce ſont arbres mediocres, qui ont vne feuïlle aſſez grande, & font vn grand ombrage ; ils portent des pommes douces, & de bon gouſt, qui ont quantité d'eau pour deſalterer ; quelques-vns en font du vin, qui n'eſt pas de garde : au bout ou à la teſte de ces pommes, il y a vn petit fruict, qu'on appelle noix d'acaïon : il a vne eſcorce dure, & épaiſſe ; on en tire de l'huyle, qui eſt bonne, à ce qu'on dit, pour les dartres, & le fruict qui eſt au dedans eſt petit, mais meilleur que nos noix, & nos chaſtaignes.

Mais il faut aduoüer que ces iſles ont le roy des fruits, & celuy qu'ō

croit qui n'a point en Frãce d'égal en bonté, qu'on l'appelle anana: il sort du cœur d'vne plãte ou herbe, dont les feuilles lõgues & estroittes s'estallét en rond comme l'artichaux: il a la figure d'vne pomme de pin, mais il est beaucoup plus gros, la peau rude, & diuisee par carrez tout de mesme que cette pomme; au pied quatre ou cinq rejettons, qui seruent de graine, qu'on plante à la pleine lune pour en auoir du fruict au bout de l'an: sa couleur est verde, tirant vn peu sur le iaune quãd il est en maturité: il porte sur la teste vne touffe ronde de feuilles, qui luy sert comme de couronne pour marque de son aduantage & excellence sur tous les autres fruicts: son goust a quelque rapport à celuy de la poire de bon

chreſtien ; mais il eſt plus ſucré, & a plus d'eau qui eſt tres-agreable. Il y a vne ſorte de ces ananas qu'on appelle anana de pite, dautant que de la feüille les Sauuageſſes tirent vn fil, qu'on appelle fil de pite, qui eſt fort bon, & ſans comparaiſon plus beau que le plus beau, que nous ayons ; & les ouurages qu'on en fait peuuent paſſer pour des ouurages de ſoye.

Les bananiers ſont de la hauteur de quinze ou vingt pieds, ont le tronc touſiours verd, compoſé de diuerſes peaux comme nos oignons, la feuille large d'vn pied, & longue de ſix ou ſept : ils ne portent du fruict qu'en vne ſeule tige, qui eſt toute reueſtuë de banans, il y en a bien quelquefois quatre vingts ou cent, & on appelle cela vn regime de bananes:

ce fruict est long de demy pied, iaune en dedans, & de bon goust: on en met par cartiers seicher au soleil, ils les appellent des bananes cõfites, qui ont le goust de dattes, & meilleur. Les figuiers de ce pays sont semblables aux bananiers, & les figues aux bananes, sinõ qu'elles ne sont si rondes, mais vn peu plus plattes & plus courtes, & n'ont pas du tout si bon goust.

Il y a encor quantité d'arbres dãs les bois qui portẽt des fruicts, dont quelques-vns ont assez bon goust, comme les pommes appellées gouianes, les papaies, les mamains, les cachimens, qui ont le goust de la cresme vn peu sucrée. Il y en a de ceux-cy & d'autres dont les fruicts seruẽt pour la medecine, & vne certaine sorte de pomme dõt les pepins gros com-

me de nos febues mediocres, sont de fort bon goust, & s'appellent noix medicinales, d'autant que si vous n'ostez vne petite feuïlle blanche qu'ils ont dans le cœur, ils purgent grandement, & prouoquent aussi à vomir. Pour la plus-part des autres fruicts qu'on trouue dans les bois, ils seruent à engraisser les perroquets, perdrix, ramiers, gruës, & autres oyseaux.

Les arbres sauuages sont la plus-part plus hauts que les nostres; il y en a peu qui soient propres à bastir, ou à faire des vaisseaux, d'autant que le ver s'y met: vray est qu'il n'espargne pas plus les bois de nostre Europe que ceux du pays, c'est pourquoy on donne vn doublage aux vaisseaux que l'on y enuoye; autrement le ver les perçant ils seroient en danger.

Le cœur d'acomat eſt bon pour la charpante; on fait des aix & de beaux ouurages de l'acaïou des bois, qui eſt de couleur rouge, & de bonne odeur.

On y trouue auſſi d'autres bois rouges, dont la feuille eſt de bonne odeur: les arbres appellez courbaris portent vn fruict aſſez long, plat & dur; il y a au dedans auec la graine comme de la pouſſiere, qui a entierement le gouſt de pain d'eſpice, & nos Frãçois lors qu'ils habiterent l'iſle dans leur diſette y eurent recours. Trois ou quatre ſortes de palmiſtes; les vns eſpineux, dont on peut tirer du vin agreable, mais qui ne ſe conſerue qu'vn iour ou deux au plus; les autres ſans eſpines. On ſe ſert des feuilles de ces palmiſtes & autres arbres comme en France du

chaume pour couurir les cases, & ajoupas, ou apentis. Les sauonettes portent vn fruict rond, gros comme des grosses noisettes ; le dessus ou escorce espaisse d'vn teston, est propre à sauonner, c'est pourquoy on la nomme sauonette ; mais il en faut fort peu, autrement il brusleroit le linge, comme aussi feroient les cendres du pays, qui en mettroit beaucoup à la lesciue : le dedans est vne petite noisette noire & dure, dont on peut faire de beaux chappelets. Nous y auons des arbres qui portent des calebasses grosses comme nos citrouilles medioceres, & s'appellent calebassiers ; on se sert de ces calebasses pour apporter l'eau ; ou on les fend en deux pour s'en seruir à boire. On appelle ces belles tasses des couis. Il y a encor d'au-

tres calebasses de diuerses façons & figures, & plus petites, qu'on apporte en France pour mettre de la poudre, & autres choses. Nous ne sçauons point le nom de certains arbres, dont l'écorce pilée iette vne escume qui sert aux Sauuages à enyurer les poissons, & les prendre lors qu'ils viennẽt à bord: ny de ceux dont ils se seruent pour faire du feu, frappant le bois l'vn contre l'autre. Plusieurs arbres portent des gommes, & sans doute plusieurs sortes de ces gommes seroient en estime en France, & en ces isles si on les cognoissoit bien, & leur vtilité: maintenant on ne s'en sert qu'au lieu de glu, à l'exemple des Sauuages.

Le iunipa porte des pommes de mesme nõ, qui noircissent ce qu'õ y touche; de sorte qu'il est presque

impoſſible d'oſter cette noirceur;
mais elle diſparoiſt d'elle-meſme
le neufieſme iour. Les bois ſont
pleins de lienes qui pendent des
arbres ; ce ſont comme quelque
eſpece de lierre qui s'attache &
rampe iuſques au haut des arbres,
puis n'ayant plus ou monter, iette
du bois qui pend en bas iuſques à
terre, où il va chercher vn autre
arbre pour y monter encore : ces
lienes ſont fortes, les Sauuages s'en
ſeruent pour monter aux arbres,
où autrement ils ne pourroient
monter à cauſe de leur groſſeur:
on les fend auſſi en quatre pour
s'en ſeruir comme de cordes ou
d'oſiers pour lier les roſeaux dont
on fait les caſes, & autres choſes ; à
quoy ſert auſſi la ſeconde écorce
d'vn arbre nommé mahault. Ie
n'aurois iamais fait, ſi ie voulois

rapporter toutes les ſortes d'arbres des bois de ce pays: ie marqueray donc ſeulement, qu'il n'y en a aucuns de ceux qui nous ſont communs en Frãce, comme cheſnes, freſnes, fouſteaux, & autres; auſſi en France n'auõs nous point de courbaris, acomats, acaious, & autres ſemblables, qui ſont les bois de la Martinique.

Nous auons parlé des bleds, grains, racines, & herbes de ce pays, deſquelles on mange; reſte à dire quelque peu des autres choſes qui ſeruent à la nourriture des hommes. On a commencé à auoir des pourceaux, dont quelques-vns ſe ſont fait marons, c'eſt à dire qu'ils ont fuy dans les bois, où ils multiplieront au grand bien de cette iſle: car d'autres beſtes à quatre pieds il n'y en a point, ſinon

possible quelques rats musquez, & quelques agoustis ; ce sont petits animaux qui ont quelque chose de nos lapins. Il n'y a ny cerfs, ny sangliers, ny loups, ny renards. Si on enuoyoit ou transportoit là quelques vaches & brebis, on feroit vn tres-grand bien au pays; & cela est necessaire, d'autant que la tortuë, les lezards, & autres animaux pourront aussi bien manquer là à mesure qu'on peuplera l'isle, comme ils manquét à sainct Christophle, où il y en auoit autrefois quantité. Il y a des poules en nombre, la plusspart ne leur donnent rien, & les laissent aller dans les bois, aussi en retirent ils peu de profit pour les œufs; mais en recompense ces poules y ayant couué vous amenét quelquefois, lors que vous y pensez le moins, de

belles bandes de poulets.

Les viures que le pays fournit de luy-mesme sont ceux-cy, griues, perdrix, ou plustost tourterelles de plusieurs sortes, ramiers, perroquets, qui à la saison sont fort gras, & ne cedent en bonté à nos poules; ils apprennent à parler auec vn peu de peine, mais prononcent assez franchement ce qu'ils ont vne fois appris. On y voit les oiseaux que nous appellons crabiers, d'autant qu'ils se nourrissent de crabes: Il n'y manque pas d'autres sortes d'oiseaux, mais plus rares, & dont on ne mange pas d'ordinaire.

Les aras sont deux ou trois fois gros cõme les autres perroquets, ont vn plumage bien different en couleur: ceux que i'ay veu auoient les plumes bleuës & orangées. Ils

apprennent aussi à parler, & ont bon organe. Ceux qu'on nomme flamens sont rouges & blancs, ont les jambes & le col fort longs, le corps fort petit. Nous en voyōs assez souuët qu'on appelle grāds-gosiers, à cause de la grandeur & capacité extraordinaire de leurs gosiers, qui tiennent quelquefois bien pres d'vn seau d'eau. On trouue des fregades dont on tire de l'huile, ou espece de graisse souueraine pour le refroidissement de nerfs, comme l'est aussi, à ce qu'on dit, l'huyle qu'on tire des soldats: ce sont comme de petites écreuisses auec vn mordant seulement, qui chassent de leurs coquilles quelques petits limaçons de mer, & s'en emparent, pour y demeurer iusqu'à ce que deuenus plus grands & gros, ils les quit-

tent, & en vont chercher d'autres plus grandes. Puis que nous auons parlé des oyſeaux, ie veux remarquer icy, que nous n'en auons oüy aucun qui merite d'être priſé pour ſon chant, & qu'il y a auſſi en ce pays comme en Canada, certains petits oyſillons d'vn treſ-beau plumage, qui viuent de fleurs auſſi bien que les abeilles : nous les appellons colibry, c'eſt le mot des Sauuages, qui ſignifie oyſeau, que nous auons affecté particulierement à celuy-cy ; on en apporte de mors en France.

Les tortuës de mer font vne vne bonne partie des viures du païs: il y en a quantité d'vne grandeur prodigieuſe, de quatre pieds & plus : on les prend dans la mer à la vare, qui eſt vne eſpece de ba-

ſton ferré, ou bien on les attend
la nuict ſur les anſes de ſable, où
les femelles viennent pondre de-
puis le mois d'auril iuſques à la fin
d'aouſt ; telle femelle a plus de
trois cens œufs. La façon de les
prendre la nuict ſur ces anſes de
ſable, eſt de les renuerſer ſur le dos
lors qu'elle ſont à terre, où on les
laiſſe iuſques au matin, d'autant
qu'elles ne ſe peuuent retourner,
ny s'enfuir: il ne faut pas les prẽdre
par deuant, pource que la mor-
ſure en eſt dangereuſe ; on les
prend donc par le coſté, & telle y
a qu'il faut deux hommes pour la
renuerſer : On en mange de frai-
che qui eſt fort bonne ; on en ſale
vne partie ou en verd, ou en taſſa-
ge, afin d'en auoir durant les mois
qu'elle ne terriſt point, c'eſt à dire,
ne vient à terre : cette chair ſalée

à quelque gouſt de bœuf, & eſt vn peu trop ſeiche.

La tortuë eſt fort defiante, & void fort clair ; mais elle eſt ſourde ; de ſorte que les valets qui paſſent la nuict ſur les anſes, cachez dans le bois, y peuuent cauſer, chanter, & ſe réjoüir pour chaſſer le ſommeil. Il y a vne eſpece de tortuë qu'on appelle caret, dont l'eſcaille eſt de prix : on met le plaſtron ou eſcaille de deſſus ſur le feu, ou au prés, pour le diuiſer en pluſieurs parties, qu'on appelle feilles, qui à cauſe de leur tranſparence, & varieté de couleurs, ſont recherchées en France, pour en faire des peignes, coffrets, cabinets, & autres ouurages.

Le lamentin, que quelques-vns appellent la vache de mer, eſt aſſez commun proche des iſles ; ſi

on auoit des barques, & des pescheurs on en auroit quantité: la chair a le goust de celle de bœuf; on en tire de l'huyle pour brûler; il a dans la teste quelques pierres qui sont recherchées pour la grauelle; on dit aussi que les petites costes sont bonnes pour ce mal, ou pour la colique; on met ces pierres & costes en poudre, & on en prend le poids d'vn escu dans du vin blanc; & le mesme fait-on des pierres de crabes pour le mesme mal, comme nous dirons.

Nous auons des lezards longs d'vne aulne; les masles sont gris, les femelles verdes; le manger en est bon. On les chasse par les bois auec des chiens, & lors qu'ils se sauuent dans les arbres, où ils montent fort legerement, les François les tirent; mais les Sau-

nages montent dans l'arbre par les liennes, & le prennent par le gros de la queuë, où il ne se peut plier pour les mordre; que s'il est sur quelque bout de branche, où ils ne puissent porter la main, ils luy mettent au col vn lacet auec vne ligne ou petite perche, & ainsi le tirent à eux: il endure tout cela plustost que de se ietter en bas, s'il y void des chiens; que s'il n'y en a point, il saute gaillardement des plus haults arbres en terre sans s'offencer; & quand on le tient on luy lie le bec, & les pieds, & en cette façon on le garde les quinze iours entiers & plus en vie si on veut. La femelle a bien vingt ou trente œufs, gros presque cõme des œufs de pigeon, & liez ensemble; ils n'ont point de blanc, & sans hyperbole, valent mieux

au potage, & fricassez que nos œeufs de poules. Quelques-vns mangent aussi de gros crapaux larges comme vne bonne assiette; nous en auõs assez veu, & croyons que ce ne sont que grenoüilles, & non pas crapaux.

Le manger le plus commun des Sauuages, pource qu'ils sont si faineants qu'ils ne veulent pas prendre la peine de chercher autre chose, sont de grosses crabes de terre; ou cancres blancs, qui sont en des trous de terre assez proches de la mer: de vray ils sont bons, & plusieurs François s'en contentent bien lors qu'ils en ont, & mesme quelques-vns mangent d'autres crabes, qui ne sont si grosses ny si bonnes, sont celles qu'ils appellent des tourlouroux, qui sont petits cancres rouges,

qui gaſtent fort les jardins proches de la mer, où ils ont leurs trous: vous en voyez la terre toute couuerte ſur la fin du mois d'auril, qu'ils font vn tour à la mer pour ſe baigner,& s'en reuiennent incontinent.

La mer eſt aſſez poiſſonneuſe: nos poiſſons, excepté le lamentin, les marſouins, & la dorade, n'ont point de nom parmy nous, d'autant qu'ils ſont tous differens de ceux qu'on void en France: Les Sauuages du païs, & auſſi quelques eſclaues noirs, ſont fort manigats, c'eſt à dire, adroits à la peſche.

De ce qu'on peut transporter de l'isle de la Martinique en France, & ailleurs.

CHAPITRE VI.

LE petun a esté iusques à present la seule marchandise qu'on a rapportée en France de cette isle, & des autres que les François habitent. Il est excellent en nostre isle ; mais la plus grande partie n'est pas de garde passé six mois ; il est aussi fort leger, qui est cause que les habitans ny peuuent pas gagner, principalement en ce temps que cette herbe est à si vil prix.

Les cotonniers y sont beaux & bons : ce sont arbrisseaux assez

agreables,

agreables, qui portent des fleurs les vnes jaunes, & les autres rouges, au milieu desquelles se forme comme vne petite bource, où est le coton, qui venant à pousser la fend en quatre pour sortir. Il n'y a pas tant de façon à le cultiuer que le petun, qu'il faut presque continuellement sarcler; il faut l'éjamber, c'est à dire oster les feuilles plus basses, & en laisser peu; il faut luy couper la teste en certain temps, afin qu'il ne pousse trop en haut; quand il est cueilly il le faut faire seicher à l'ombre, puis le torquer, & mettre en rouleau: là où le coton ne desire que peu de façon, incontinent l'arbre couure d'ombre la terre voisine; & ainsi empesche les mauuaises herbes de croistre, de sorte qu'il y a peu à sarcler;

quand il eſt cueilly on le laiſſe ſeicher au ſoleil quelques iours, & en fin on en tire la graine par le moyen de quelques petits moulins dont on fait tourner les rouës de bois auec le pied, comme font les émouleurs de couteaux. Il eſt vray que le coton emblaye, comme ils parlét, c'eſt à dire remplit & empeſche trop les vaiſſeaux y tenant trop de place; mais le remede eſt aiſé, ſi on veut, c'eſt d'enuoyer des femmes, & ouuriers, pour le filer, & mettre en œuure; on en feroit des toiles, futaines, & autres eſtoffes, qui ſe debiteroient bien & en France & ailleurs, & on en feroit quantité, d'autant que le cotonnier porte deux ou trois fois l'année.

Mais le ſucre vaudroit mieux au gouſt de pluſieurs que tout

cela. Les cannes ſauuages, & qui ſont creuës ſans culture ny artifice, ſont belles : on en a fait l'experience qui a bien reüſſi : elles viennent à leur perfection en huict mois. On dit communemẽt qu'elles ne peuuẽt croiſtre qu'aux lieux humides ; & neantmoins il s'en trouue icy de belles ſur le hault de quelques mornes ou montagnes; poſſible que le voiſinage des nuées rend ces lieux aſſez humides. Ceux qui ſuccent la moëlle de ces cannes verdes diſent que le ſuc qu'ils en tirent láche doucement le ventre. Quãd les moulins ſeront faits, cette iſle ſera plus conſiderable que par le paſſé.

Le rocou pourroit apporter auſſi du profit : il y vient bien, & nos Sauuages l'employẽt à ſe rougir tout le corps. I'ay deſia dit

qu'il y a quantité de ſimples tres bons & tres-rares, que les marchands debiteroient bien en France, comme auſſi quelques bois rouges, & autres bois verds. Il y a dans la gardelouppe vne ſoulphriere, & vne autre beaucoup meilleure dans la dominique; on n'a encor veu qu'vne partie de cette iſle de la Martinique, c'eſt pourquoy on ne ſçait au vray s'il y en a, non plus que des mines. Les Sauuages ſçauent où il y a des mouches à miel, que nous pretendons découurir pour en tirer le profit. On croit que quelques eſpiceries y viendroient bien, qui ſeroit vn bon trafic; comme auſſi de la caſſe: I'en ay veu de ſauuage à la gardelouppe chez les R.R. P. Dominicains, qui bien que ſauuage ne laiſſe pas de ſeruir; cela eſtant,

on iuge asseurément que la franche y fera bien si on en plante.

Les vaisseaux qui passent par icy traittent aussi pour d'autres denrées ; de la cassaue, ou pain du pays ; des pois ; du caret pour faire des peignes, des coffres & cabinets. Quand la saline sera en estat les estrangers y viendront aussi querir du sel : & qui auroit vne barque pourroit porter aux autres isles du sel, de la tortuë, du lamentin, & autres choses, sur lesquelles il gagneroit beaucoup.

Il y a encore d'autres commoditez qu'on peut retirer de cette isle & autres ; mais qui regardent le public, ou les personnes qui gouuernent, & non pas les particuliers, c'est pourquoy ie ne iuge pas à propos de les rapporter icy.

Ie ne parle point aussi de ce que

les marchands doiuent apporter en l'isle pour traitter auec les habitans; ils sont assez soigneux de s'en bien informer au prealable que d'entreprendre le voyage, & ce n'est pas à moy à les instruire: ioint que de ce que i'ay dit, ils cognoissent aisément ce dont nous auons plus de besoin. Quand à ceux qui y voudroient venir pour s'y establir; ils peuuent aussi cognoistre de ce qui a esté dit ce de quoy ils doiuent faire prouision. Qu'ils apportent beaucoup de linge, chappeaux, souliers, quelque petite estoffe de couleur pour faire des caleçons ou hault-de-chausses; pour les pourpoints ils y sont peu en vsage, & les manteaux encore moins. Les bas de chausses doiuent estre ordinairement de linge, pour euiter les vlceres des

jambes. Qu'ils ayent auſſi du fil, de la ſoye, vn peu de bœuf & de lard, huyle, beurre, graiſſe, platine de fer pour faire de la caſſaue, quelques pots de terre, bon nombre de haches & ſerpes pour couper le bois, & autres ferremens & vtenſiles. Mais la principale richeſſe d'vn maiſtre de caſe conſiſte au nombre de ſeruiteurs qu'il amene pour découurir & cultiuer la terre. Le marché qu'on fait auec eux eſt, qu'ils s'obligent à ſeruir pour trois ans, & moyennant cela le maiſtre les fait paſſer à ſes deſpens, les nourrit, & leur donne par an quatre vingts ou cent liures de petun, & eux-meſmes s'entretiennent d'habits. Au bout des trois ans, s'ils veulent demeurer dans l'iſle, ils demandent quelque place à monſieur le gou-

uerneur, qui l'accorde fort volontiers aux lieux qui ne sont encor occupez. Quelquefois deux ou trois hommes se font matelots les vns des autres, c'est à dire, se ioignent & associent ensemble, & tiennent vne mesme habitation, qu'ils font à frais communs.

Des incommoditez de l'isle.

CHAPITRE VII.

NVl bien sans peine, c'est vn meslange necessaire en ce bas monde que celuy du bien & du mal. Nostre isle a des commoditez, elle a aussi des incommoditez. Ie n'entends pas icy par incommoditez le manquement de quelques commoditez. Ce que

nous auons dit iuſques à preſent fait aſſez cognoiſtre ce qui nous manque.

Venons donc aux incommoditez poſitiues & reelles. C'eſt merueille ſi quelqu'vn eſchappe, de ceux qui arriuent de nouueau aux iſles, qu'il n'ait quatre ou cinq accez de fievre, encore meſme, qu'il ſe ſoit fait purger & ſaigner à l'arriuée ; le remede eſt facile, qui eſt de corrompre ſon mal en marchant & trauaillant, & ne ſe laiſſer abbattre.

Les perſonnes qui ſe tiennent oiſiues, qui ne font que dormir le iour, ou qui ſ'abandonnent à la triſteſſe, ne ſont pas pour viure longuement en cette iſle : les vlceres aux jambes qui ſont aſſez difficiles à guarir, les maux d'eſtomach, & autres incommoditez

les accueillent, & dépeschét bien-tost. Il faut icy fuïr la melancholie, marcher & trauailler gaillardement, se tenir nettement, & se lauer souuent; pour cet effect les seruiteurs ont l'apresdinée du samedy libre, pour se baigner, & lauer leurs linges & autres hardes: S'ils ne se lauent, & tiennent proprement, & trauaillent, ils deuiennent incontinent malingres, c'est à dire lasches, malades, & inutiles.

Le mal des pians est assez commun parmy les Negres, non pas tant parmy les François. C'est vn vilain mal, auquel on apporte les mesmes remedes qu'à la grosse verole; car quoy qu'il ne procede pas de la mesme cause, il a neantmoins quelque affinité auec elle, & les mesmes effects sur les corps.

Il n'y a icy ny puces, ny pour l'ordinaire de poux, ou autre ſemblable vermine; mais en la place il y a dans les maiſons des chiques, qui ſe forment dans la pouſſiere; elles ſont ſi petites qu'on ne les aperçoit, quoy qu'elles ſoient noires: ces petits animaux attaquent particulierement les pieds, & les parties d'iceux proches des ongles, ou les talons & la plante, entrent dans la chair, & groſſiſſent comme de nos pois, & font de petits, & ſi on ne les tire il y a à craindre quelque vlcere; mais on les tire aiſément auec vne eſpingle, & ceux qui arrouſent ſouuent leurs caſes n'en ont point, à quoy l'eau de mer eſt meilleure que celle de riuiere, combien que celle-cy ſoit bonne. Le petun verd ſert auſſi, à ce

qu'on dit, de remede contre ces chiques.

Il n'y a point dans les bois de maringoins, si ce n'est sur le bord de la mer, où on en voit & sent quelques-vns le soir & le matin : mais il y a dans les bois des tiques, petits animaux plats, qui succent le sang iusques à ce qu'ils creuent ; mais ils ne font grand mal, & causent seulement quelque demangeaison.

Les petits animaux nommez rauers, mangent & gastent les draps, si on n'y regarde souuent, & on ne les met à l'air.

Il y a des vers qui percent les futailles, & tout ce qui est de bois, c'est pourquoy les vaisseaux de terre y sont meilleurs.

Mais ce qui a le plus descrié l'isle, & empesché deux mille per-

ſonnes d'y venir, ſont de grandes couleuures, ou pluſtoſt viperes; car elles ont toutes les proprietez des noſtres, qui ont vne morſure mortelle, ſi on n'y remedie promptement. Il eſt vray qu'il y en a; mais non pas en la quantité qu'on ſe perſuade, & ſi on n'y eſt pas ſans remedes : elles n'attaquent pas les hommes qui ne les touchent point, & ſe retirent la pluſpart aux lieux plus eſcartez dans les bois.

Les chemins ſont fort difficiles par les mornes, ou montagnes.

Les Sauuages nous apprennent qu'il y a quantité de poiſons, & ſçauent bien enuenimer leurs fléches. Les pommes de l'arbre qu'on appelle Manſenille, ſont tres-dangereuſes, iuſques là, que ſi l'eau de la pluye qui a touché ces pom-

mes tombe ſur la main nuë, où autre partie de l'homme, elle la fait enfler incontinent.

La pluſpart des viures du pays ſont legers, & de peu de ſuc; ce qui fait qu'on eſt contraint de manger aſſez ſouuent, & que le ieuſne eſt fort difficile, & quelque fois dangereux.

La pluſpart des remedes qu'on apporte icy de France perdent tout ou partie de leur vertu. Le fer ſi roüille grandement, cauſe pourquoy il eſt neceſſaire de reuiſiter ſouuent les armes.

La crainte de ſurpriſe de la part des Sauuages eſt preſque continuelle, d'autant qu'ils ſont ſans foy, & quelque promeſſe qu'ils faſſent, & bonne mine, il ne ſi faut fier, non plus qu'eux ne ſe fient pas trop à nous; ils ſont

merueilleuſement diſſimulez, & traiſtres, comme nous dirons. On a auſſi quelque crainte, mais non pas grande, de la flotte des ennemis eſtrangers, qui a couſtume de paſſer proche, & quelquefois à la veuë de cette iſle, & meſme y prendre de l'eau : neantmoins ny les Sauuages, ny les eſtrangers n'auront aucun aduantage ſur les François, tandis qu'ils ſeront ſur leur garde comme ils ſont.

Des François qui habitent l'iſle, & des Negres eſclaues.

CHAPITRE VIII.

NOus auons pres de mille François en cette iſle, &

esperons que le nombre croistra notablement à l'aduenir par le soin des Seigneurs de la Compagnie de ces isles, & le bon ordre qu'ils donneront, tant pour faciliter les passages en diminuant le prix, que pour rendre ces isles plus vtiles, leur faisant porter du coton, du sucre, & autres denrées, dont la traitte sera de plus grand profit que celle de petun.

Nos François sont tels pour ce qui est des mœurs, que peuuent estre des peuples presque abandonnez de tout secours spirituel, sans Messe, sans Prestre, sans Predicateur, sans Sacremens, dãs vne trop grande licence, liberté, & impunité. Nous y auons trouué trois Prestres en vn quartier de l'isle; les autres nommez du prescheur, de la case du pilote, & du

fort

fort royal, qui font bien ſix ou ſept lieuës de pays, n'en auoient point, & Dieu ſçait ſi ces bons Eccleſiaſtiques ont eu beaucoup d'authorité, & fait bien du fruict là où ils eſtoient. Nous voulons neantmoins croire que nos François ne ſont pas ſi vicieux, & ſi mauuais qu'on les fait en France; quoy que nous ne puiſſions nier qu'il n'y ait des heretiques, & quelques libertins & athées, eſprits ſtupides & brutaux, dont le nombre ne peut eſtre ſi petit qu'il ne ſoit trop grand.

L'Egliſe iuſques à noſtre arriuée eſtoit en ſi bon eſtat, qu'à celle qui tient le lieu de la paroiſſe, qui eſt proche du fort ſainct Pierre, il n'y a ny ornement, ny perſonne qui en ait ſoin : Il ſera neceſſaire ſi on veut aſſiſter ſelon

Dieu tous les habitans, dont la plus-part ont esté iusques à present destituez de tout secours spirituel, de faire trois maisons & Eglises, d'autant que nos François contiennēt bien neuf ou dix lieuës d'estenduë le long du bord de la mer, en vn pays si rude à cause des mornes, qu'vne Eglise ne peut s'estendre que deux ou trois lieuës au plus.

Nos François viuent assez franchement ensemble: il n'y a ny hostellerie ny cabaret; mais quand on va de lieu à autre, on disne où on se rencontre, personne ne refusant aux suruenans ce qu'il leur peut donner.

Parmy les François il y a des noirs, ou mores du cap-vert, & ailleurs assez bon nombre, non pas si grand toutesfois qu'on

n'en desiraſt dauantage, & que ceux qui en ameneroient n'y trouuaſſent bien leur compte, d'autant qu'vn eſclaue noir eſt bien plus vtile qu'vn ſeruiteur françois, qui n'eſt que pour trois ans, a beſoin d'habits, demande des gages, n'eſt pas ſi accouſtumé aux chaleurs; là où les noirs ſont pour toute leur vie, n'ont beſoin que de quelque linge pour couurir leur honte, n'ont rien que leur vie, encor bien miſerablement, ſe contentant de caſſaue & de pois, & ſont faits à l'air & au chaud, quoy que s'ils n'y prennet garde ils ſont ſujets à la vilaine maladie des pians.

Ces mores ont l'eſprit ſi groſſier & hebeté pour la pluſpart, qu'aucun ne ſçait ny lire ny eſcrire, & croit-on qu'il eſt preſque impoſ-

ſible de leur apprendre. Ils ſont neantmoins rieurs & mocqueurs, & remarquent aſſez bien ce qu'on fait qui leur ſemble impertinent. Il y en a quelques-vns de baptiſez, mais dans vne inſupportable ignorance des myſteres de noſtre foy : c'eſt pourquoy il y en a peu qui ayent eſté admis à la ſaincte communion. Leurs mariages ſe ſont auſſi faits ſans les ceremonies requiſes ; Il y aura de la peine à racommoder tout cela, mais peu à peu on en viendra à bout, & on les inſtruira.. Ils entendent deſia pour la pluſpart aucunement le François, & en diſent quelques mots ſans les articles, & autres particules que nous y adiouſtons,

Ils ſont bons pour le trauail, pourueu qu'on les veille & preſſe;

car autrement ils ſont faineants grandement,& paſſeront le temps à dormir ou cauſer. Quand ils manquent il ne faut les flatter, ny leur eſpargner le chaſtiment ; s'ils l'ont merité, ils ne s'en fachent point ; mais ſi vous les frappez ſans cauſe, ils s'affligent tellement que bien ſouuent ils en meurent au bout de quelque temps. Iamais l'vn ne rapportera la faute d'vn autre, quoy qu'ils fuſſent auparauant ennemis.

Ils ont ordinairement du feu iour & nuict en leurs caſes lors qu'ils y ſont, & ne ſçauroient viure autrement, quoy qu'ils aillent à l'air preſque tous nuds. Ils aiment fort l'eau de vie, qu'ils appellent du bruſle-ventre.

Cette miſerable nation ſemble n'eſtre au monde que pour la ſer-

uitude & esclauage, & dans leur pays mesme ils sont la plus-part esclaues du Roy ou d'autres; on les vend aux europeans à assez bon marché. Ce leur est vn bonheur d'estre auec les François, qui les traittent assez doucement, & parmy lesquels ils apprendront ce qui est de leur salut, & perseuereront en la foy tandis qu'ils y seront : car autrement s'ils retournoient en leur pays, ou alloient auec les Sauuages; ils sont si inconstans, & si indifferens en ce qui est de la religion, & si brutaux, qu'ils retourneroient tout incontinent à la façon de viure de leurs compatriotes, ou des barbares parmy lesquels ils seroient, sans aucun soucy ny de salut ny de religion. On en a veu quelques-vns neantmoins bien deuots & affe-

ctionnez aux choses de leur salut: vn entr'autres qui mourut il y a quelque temps chez monsieur le gouuerneur, qui prioit souuent, & ne demandoit rien tant que d'estre instruit, & que l'on parlast de Dieu & des choses spirituelles.

Il y en a de fort simples parmy eux, tesmoin vn excellent pescheur, qui au commencement a bien seruy aux François pour les nourrir : il ne veut pas prendre vne tortuë quand elle est à terre, d'autant, dit-il, que c'est vne meschanceté de les prēdre quand elles nous viennent visiter. Quand son canot ou scute a serui quelque temps, ou est bien chargé, il l'encourage par des discours qu'il luy fait, & luy promet du repos pour quelques iours, & ne manque pas

quand il eſt de retour de luy en donner. Ils nagent ſi bien, & eux & les Sauuages, qu'ils ne ſe ſoucient point que leur canot verſe, d'autant que quand ils ſont en l'eau, ils retournent le chercher, le renuerſent & rentrent dedans.

Il y a encore parmy les François quelques Sauuages de la terre ferme, mais peu ; ceux-cy ſont merueilleuſement manigats, ou adroits à la peſche, & à la chaſſe du lezard ; au reſte fort libertins, faineants, ſtupides, & gens à qui il ne faut rien dire, & qu'il faut laiſſer faire tout à leur volonté.

Des Sauuages du pays nommez Caraïbes.

CHAPITRE IX.

ON ne sçauroit dire au vray leur nombre, pource qu'ils sont en de continuelles visites actiues & passiues auec ceux de la dominique & autres isles, de sorte qu'il y en a tantost plus, tantost moins: Il est bié vray que la crainte & deffiance des François a fait que plusieurs se sont retirez de cette isle, quoy que nous n'ayons guerre auec eux comme ont nos François de la gardelouppe.

De religion on n'en recognoist aucune parmy eux. Ils ont quelque cognoissance de l'immorta-

lité de l'ame, d'autant qu'ils donnent aux ames des defuncts, comme les Canadois, des hardes, des viures durant quelques iours, & des meubles pour les feruir : mais de fçauoir ce que ces ames deuiennent, ie croy qu'ils ne s'en mettent pas en peine ; du moins nous n'auons encore peu rien tirer d'eux ; poffible que le temps en découurira dauantage, lors que nous ferons auec eux, ou eux auec nous. Maintenant ils font tellement feparez par des mornes inacceffibles, que nous les voyons rarement, & feulement lors qu'ils viennent par mer pour traitter auec les François. Ils cognoiffent par experience, à leurs defpens, qu'il y a des efprits, puis que le diable, qu'ils appellent le maboïa, les bat quelques fois iufques au mou-

rir. Il n'a pas tant de puiſſance ſur eux, lors qu'ils ſont auec les François ; mais au retour il les tourmente cruellement en punition de ce qu'ils y ont eſté. Ils aduouent auſſi que le ſigne de la ſaincte Croix fait fuyr ce maboïa: la pluſpart ont dans leurs habitations vne porte par laquelle ils diſent qu'il entre & ſort. Ils ne luy rendent aucun honneur, que ie ſçache, & ne luy font aucun ſacrifice. Ils cognoiſſent auſſi vn qu'ils nommét chemin, qui ne les traitte pas mieux que maboïa. Il faut que quelques-vns d'eux ayét communication particuliere auec luy, puis qu'ils prediſent les choſes futures, qu'ils ne peuuent ſçauoir que de luy ; comme le iour deuant que nous arriuaſſions, vne vieille Sauuageſſe dit à vn Fran-

çois, magnane nauire de France, c'est à dire, demain arriuera icy vn nauire de la France, ce qui fut vray.

Ils disent qu'il y a dans la dominique vn serpent, qui se fait tantost grand, tantost petit, qui a au milieu du front vne escarboucle, ou pierre fort luisante, laquelle il tire lors qu'il veut boire, & puis la remet: que personne ne le peut, ou ose aller voir en sa cauerne, s'il n'a au prealable ieusné trois iours, & s'est abstenu de sa femme, autrement il ne le verroit pas, ou seroit en danger d'estre matté par luy, c'est à dire, tué.

Ces Sauuages vont entierement nuds sans honte, les femmes aussi bien que les hommes: i'en repris vn capitaine, qui ne me

fit autre responce que, non cà bon pour France, bon pour Caraïbe. Ils se rougissent le corps, qui autrement est de couleur oliuâtre, auec du rocou. Les femmes ont quelquesfois vne façon de brodequins, depuis le genoüil iusques à la cheuille du pied, qu'ils estiment gentille. Hommes & femmes portent, quand ils en ont quelque collier de rassade, ou de cristal, ou de petits os assez bien agencéz. Quand celuy, que nous appellons le pilote, qui est parmy eux l'vn des premiers capitaines, & ancien amy, & fidelle aux François, vint voir monsieur le gouuerneur, il auoit sur la teste vn chappeau, pour marque qu'il ayme & estime les François; les autres vont la teste nuë comme le reste du corps. Ils lient leurs che-

ueux qui ne sont pas trop grands derriere la teste, & y passent des plumes d'aras, de flamens, & autres oyseaux, ou les laissent pendre par derriere, & y attachent quelques gentillesses à leur mode. Ils s'arrachent la barbe. Arlet frere du pilote, aussi capitaine, auoit de petites pieces d'airain penduës aux levres, au menton, & au nez. Les femmes sont mal heureuses, & traittées comme des esclaues; car il faut qu'elles fassent jardins, mesnages, & tout, excepté la guerre, la pesche, & la chasse, ou s'il y a quelque gros arbre à abbatre, le mary en prend quelques fois la peine. Ils ont plusieurs femmes, les prennent & les quittent à discretion; les traittent fort mal, & quelquesfois les tuent, n'y ayant parmy eux aucune iustice nō plus

que ſuperiorité ; chacun fait ce qu'il veut, & eſt quitte des crimes les plus horribles, pour dire, qu'il eſtoit mouche bourache, c'eſt à dire, bien yure. Ils tuent auſſi quelques fois les vieilles gens, diſant qu'auſſi bien ils n'en peuuent plus, & ſont mal-heureux : & quand leurs femmes ſont vieilles, ils les tuent, alleguant pour raiſon qu'elles ne peuuent plus faire le jardin, la caſſaue, ny le houikou. Ils ſont ialoux, & ſi vne femme à manqué, ils la tuent, ou la font ſeruante & eſclaue des autres : quand ils doutent ſi elle a malfait, ils l'a font enyurer (car leur hoüicou enyure quand il eſt bien fait) afin qu'en cet eſtat elle ne cele rien.

Les hommes ſont merueilleuſemēt faineants, & paſſent le temps

dedans leurs lits, ou dessus à boire, causer, & se faire peigner par leurs femmes ; il ne se passe point vne heure qu'ils ne se fassent peigner, & ne prennēt pas mesme la peine de pescher, ou chasser, aymant mieux se passer à peu, & ne manger que de la cassaue, & des crabes, que de sortir de la case pour prendre du lezard, de la tortuë, ou autre chose : lors toutefois qu'ils viennent traitter auec les François ils prennent de la tortuë, & l'apportent ; c'est ce dont ils traittent principalement. Ils apportent quelque fois des ananas, & des bananes, & de leurs arcs & fleches, qu'ils donnent à leurs comperes ; ainsi appellent-ils tous leurs amis.

Ces Sauuages ont vne ridicule ceremonie à la naissance de leurs

enfans

ẽnfans; la femme ſe leue incontinent apres auoir accouché, & va au trauail ſi elle peut; le mary ſe met au lict, qu'on eſleue au hault de la caſe, & là plaint le ventre, & le frotte comme s'il enduroit beaucoup. Cela dure vne lune toute entiere, qu'il ne ſort du lict qu'en neceſſité, s'appuyant ſur vn baſton, & on le viſite comme vn malade: il eſt vray qu'ils font aucunement paſſer cette feinte maladie en verité, tant ils le traittent mal, le faiſant ieuſner quelques iours fort eſtroittement, ne luy donnant à manger que de la caſſaue, & encor fort peu; pour la boiſſon on luy en donne aſſez, particulierement lors que l'enfant tette; apres quelques iours il peut manger des crabes; & puis on luy permet quelque temps apres la

tortuë, & en fin toutes sortes de viures indifferemment, comme estant pleinement guery; mais auparauant on fait vne assemblée où ce pretendu malade est dechiqueté par tout le corps, & perd bien du sang: Ceux toutesfois qui ont desia eu cinq ou six enfans ne sont plus dechiquetez que par les bras & les jambes. Pour les enfans, ils ne sçauent que c'est que de les emmaillotter, ny de les delicater comme nous faisons, quoy qu'ils les aiment tendrement.

On garde presque la mesme ceremonie pour faire vn capitaine, qui toutefois n'a pas beaucoup d'authorité parmy eux; on le fait ieusner, on le déchiquette, puis on luy iette à la teste des peaux de poisson seiches, de sorte que s'il ne se pare dextrement, il est en

danger d'estre blessé, & n'estre tenu pour vn bon capitaine.

Durant la grossesse de la femme, le mary ne mange point de tortuë, d'autant, disent-ils, que s'il en mangeoit l'enfant seroit sourd comme la tortuë; semblablement il ne mange point de lamentin, d'autant qu'il a les yeux fort petits, & si le pere en mangeoit, cette imperfection & defaut passeroit à l'enfant; mais quand ils mangent auec les François, ils ne sont pas si scrupuleux.

La vie qu'ils menent leur est si agreable, qu'ils en sont tres contens; & quelque bon traittement que vous leur fassiez, vous ne les retiendrez point pour demeurer auec vous. On en a veu qui ayant long temps demeuré parmy les

François, & bien à leur aiſe, à la premiere occaſion ſe ſont échappez, & retournez vers les autres Sauuages. Ils ſont extremement deffians; ne croyez pas que s'ils voyent vn fuſil en voſtre main, ils viennent en voſtre caſe, les moindres choſes leur donnent de la deffiance. Comme nous paſſions à noſtre retour par la dominique vn Sauuage vint vers nous iuſques à my chemin, mais ſi toſt qu'il apperceut noſtre petit batteau qui eſtoit derriere le vaiſſeau, il s'en retourna bien viſte. Si quelqu'vn a des armes dans le vaiſſeau, iamais ils ne viendront à bord; ſi l'vn d'eux monte au vaiſſeau, l'autre demeure touſiours dans le canot, & regarde par tout. Ils iugent des autres comme on doit iuger d'eux, qu'il ne s'y faut

iamais fier ; s'ils viennent en vne case, ils regardent par tout, partie pour voir s'il n'y a rien qui leur fasse peur, partie pour descouurir les moyẽs de la surprẽdre. Quand ils virent la maison de brique que monsieur le gouuerneur a fait faire, ils venoient heurter contre, pour experimenter s'ils la pourroient enfoncer, & la trouuant ferme, dissimulant leur estonnement & fascherie, luy disoient comme par conioüissance, mouche manigat mon compere. Ils ne tâchent qu'à surprendre, & quelque bonne mine qu'ils vous ayent fait, où ils auroient l'auantage, il ne faudroit attendre d'eux aucune misericorde : Et quand ils ont tâché à vous surprendre, s'ils manquent leur coup, ils s'en viendront froidement vous dire, moy

non faché à toy, & traitteront auec vous comme si rien ne s'étoit passé, & comme s'ils estoient vos meilleurs amis.

Ils sont extremement sales en leur manger; qui leur auroit veu faire leur hoüicou en auroit horreur. Vn iour en la presence de monsieur nostre gouuerneur à vn disner, l'vn d'eux estant loin d'vn plat où estoit son appetit, monta sur son banc, puis mit vn pied sur la table entre les plats, aduance vne main vers le bout de la table où estoit ce mets, pour s'appuyer, & ainsi estendu de son long sur les plats & les viandes, porte son autre main à ce qu'il desiroit. Voila comme ces messieurs sont ciuils. Au reste auec cela ils sont si superbes que qui que ce soit qui les aille voir, ils ne se leueront pas pour

l'accueillir, mais luy diront ſeulement, monſtrant vn lict, mets toy là. Ils demandent fort librement tout ce qui leur plaiſt, & ne faut pas les refuſer; c'eſt pourquoy ceux qui ſont bien inſtruits n'expoſent rien en leurs caſes, quand les Sauuages y doiuent venir, que ce qu'ils veulent bien leur donner. Ils promettent aſſez, mais ils manquent ſouuent de fidelité. Ils mangent les animaux qui leur font du mal, comme chiques, tiques, & ſemblable vermine.

Continuation du sujet des mœurs des Caraïbes.

CHAPITRE X.

LEs Sauuages font souuent pour diuerses occasions des vins dans leurs carbets, c'est à dire des assemblées dans de grandes cases faites expres, où ils boiuent excessiuement, sans manger que fort peu ; cela dure quelquefois iusques à huict ou dix iours, & c'est alors qu'il fait bon les attaquer, car ils sont presque tousjours yures. Apres cette ceremonie ils commencent à traitter des affaires, particulierement de la guerre, où les plus anciens capitaines haranguent, & font enten-

dus auec vn merueilleux ſilence, & ce qu'ils concluent eſt ſuiuy du conſentement commun, quoy qu'ils n'ayent aucune authorité de commander. Ces traittez d'affaires de guerre commencent ordinairement par de grands caramemo, ou diſcours, & plaintes des vieilles, qui rapportent tout ce que ceux à qui on parle de faire la guerre leur ont fait de mal, ou à leurs anceſtres, iuſques à quelques iniures de parole; car quereller vn Sauuage, eſt autant que de le frapper, & le frapper, autant que de le tuer; & offenſez vn Sauuage en particulier, vous offenſez toute la nation; mais il n'en va pas ainſi du bien que vous leur faites en particulier, le commun n'y prend point de part. Apres ces caramemo les enfans

dansans, sautans, & pleurans, demandent qu'on venge ces iniures, toute la ieunesse s'émeut, & tesmoigne son desir & courage, puis les vieillards ordonnent.

Outre la guerre qu'ils ont contre nos François de la gardeloupe, les Anglois de Saincta Lousie, Antigoa, Monserrat, & autres isles, occupées sur les Caraïbes; ils la font encore aux Calibis, qui sont Sauuages de la terre ferme, & ont alliance & societé d'armes auec les Aroüagues, qui sont aussi en terre ferme. Ils ne font point de difficulté pour aller surprendre ces ennemis, de s'expose dans leurs canots & pirogues à vn voyage de mer de bien deux cens lieuës: ils vont d'isle en isle, & preuoyent assez certainement les mauuais temps & tempestes, par

l'inſpection du ciel, & des aſtres, dont ils ont des cognoiſſances merueilleuſes.

Leurs armes ſont des arcs de bois rouge, auec des fléches de certains roſeaux, qui au lieu de fer ont au bout vn bois fort pointu, & empoiſonné: ils portent le feu dans les caſes couuertes de feilles, attachant au bout de leurs fléches du coton allumé. Ils ne viſent pas touſiours droit à leurs ennemis; mais tirent en haut, & ſont ſi adroits en cela, que la pluſpart de leurs coups ont leur effect. Ils tirent auſſi derriere eux en fuyant, & quand ils ſont pourſuiuis chaudement ſur la mer, ils ſe couchent de leur long dans les canots, pour n'eſtre expoſez aux coups, & tirent ſans ceſſe, bandant quelques fois l'arc de leurs

pieds. Ils ont auſſi des ſagayes de bois rouge, dur, & peſant, qu'ils lancent fort bien; & pour battre de plus prés, ils ont des boutous, qui ſont gros bois rouges, plats, eſpais d'vn bon poulce, larges par le bout de prés de demy pied, longs de deux ou trois pieds, dont ils eſcraſent la teſte de leurs ennemis, comme nous ferions auec vn leuier.

Toutes leurs guerres ſe font par ſurpriſe le matin au poind du iour, auec des huées horribles, & pour paroiſtre plus affreux, ils ſe peignent du noir des pommes de iunipa le tour des yeux. Ils ſont en vn continuel mouuement pour éuiter les effects des armes à feu, & pource qu'ils voyent la méche allumée de nos mouſquets, ils éuitent aiſément le coup ſe iettant

par terre, courrant tantost d'vn costé, tantost de l'autre, se remüant d'vne vitesse admirable, de sorte qu'il est fort difficile de les choisir; mais ils craignent fort les fusils, pource qu'ils n'y voyent point mettre la méche, & disent que c'est le maboïa, c'est à dire le diable, qui y met le feu. Ils font d'ordinaire trois bandes, & vne espece d'auant-garde, arriere-garde, & bataille; mais au choc ils se mettent incontinent en desordre & confusion. Vous en auez assez bon marché, si dés le commencement vous monstrez que vous ne les craignez point; & en abbattez heureusemẽt quelqu'vn, ou deux, ou trois; car lors ils se retirent promptement, non toutefois sans faire tous les efforts possibles pour retirer les corps

morts de leurs compagnons, car ils craignent fort, & tiennent à grande honte de les laisser parmy leurs ennemis : mais si vous fuyez, ou vous retirez pour les battre en retraitte, ou tesmoignez quelque crainte, ou tirez plusieurs coups en vain ; alors ils sont extremement courageux, & donnent furieusement, & ne se retirent iamais, si ce n'est en vne grande extremité. Il y en a desia quelques-vns parmy eux qui ont des armes à feu, & en sçauent tirer, ce qui est vn tres grand mal ; Dieu pardonne à ceux qui leur en ont donné.

Leurs armes deffensiues, comme i'ay dit, sont la fuitte, la legereté, & mouuement perpetuel, & le coucher dans leurs canots pour estre à couuert des coups ;

car du reſte, ils n'ont ny bouclier, ny autre choſe pour ſe parer, & ſont nuds à la guerre comme en toutes autres occaſions. Outre ces canots, faits d'vne piece de bois, & non pas de l'eſcorce d'arbre comme ceux des canadois, ils ont des pirogues, faits de deux ou trois pieces; ils ſont plus grands que les canots, & y en a qui portent quarante & cinquante hommes; ils y mettent des voiles à noſtre imitation, quand ils en peuuent auoir. Ils tuent & mangent leurs captifs auec mille ceremonies, & cruautez, non pas toutesfois ſi grandes que celles des canadois. Ils gardent quelquefois vne main d'vn ennemy mort, qu'ils portent en triomphe, & danſent au tour. Iamais ils n'oublient ny ne pardonnent le mal qu'on leur a fait,

ou qu'ils pretendent qu'on leur à fait. Ils nagent comme poissons; en guerre ne se soucient pas, comme i'ay dit, que leur canot renuerse, car ils sçauent bien le redresser, & se remettre dedans. Ils y portent tousiours leurs licts auec eux.

Ces barbares ne content point plus haut nombre que dix, & s'expliquent monstrant par leurs doigts; quelquesfois ils vont iusques à vingt, ou deux fois dix, monstrant les doigts des mains & des pieds; apres cela, s'ils veulent en dire dauantage, & exprimer plus grand nombre, ils prennent du sable, & le iettant disent, mouche comme este, beaucoup, ou grand nombre, ou autant que cela. Ils content leurs mois par lunes, & les iours par nuicts, &

disent

disent, ie seray là tant de nuicts, ou ie reuiendray apres tant de nuicts. Ils expriment aussi l'estat qu'ils font, & l'estime qu'ils ont de la bonté des nations par leurs mains & bras, & monstrant la main entiere, & vne partie du bras, vous disent, France bonne comme este: pour les Flamens, ou Hollandois, ils monstrẽt la main, & disent, bonne comme este: les Anglois sont les pires dans leur estime, ils ne monstrent pour eux que le bout des doigts: Possible que quand ils parlent des François en leur absence, ou deuant ces autres nations, ils ne gardent pas cette diuision. Ils vsent peu de tabac, & ont bien occasion de se mocquer des europeans qui vont chercher si loing dans leurs isles cette méchante herbe.

Ils ont vn langage particulier que ie croy qui eſt fort difficile à apprendre; mais en outre, ils ont vn certain baragouin meſlé de François, Eſpagnol, Anglois, & Flament, le trafic & hantiſe qu'ils ont eu auec ces nations leur ayant fait apprendre quelques mots de leurs langages; de ſorte qu'en peu de temps on peut & les entendre, & ſe faire entendre à eux, qui nous ſera vn grand aduantage pour les inſtruire.

Du fruict ſpirituel qu'on peut eſperer de cette iſle.

CHAPITRE XI.

IL eſt aiſé d'inferer de ce qui a eſté dit iuſques à preſent, que

ſi les marchands peuuent retirer des commoditez temporelles de cette iſle, & autres ; il y a auſſi vne aſſez belle eſperance d'vne triple moiſſon pour ceux qui font le negoce des ames. Si les moyens de ſubſiſtence, qui conſiſtent en vn ſecours neceſſaire de la France, ne leur manque point; on peut ſe promettre, que celuy qui leur a donné les talens, & commandé de les employer à ce trafic, *negotiamini dum venio*, en aura de la ſatisfaction, & les bonnes ames, qui ne cherchent que ſa gloire, du contentement & conſolation.

Quand il n'y auroit qu'enuiron mille François, nos compatriotes, qui ſans la culture neceſſaire deuiendroient barbares, & ſauuages dans ces bois & retrait-

tes de la barbarie & sauuagine; ce seroit vn employ fort vtile, & d'autant plus necessaire, que la patrie nous lie & oblige plus estroittement à ceux qu'elle a nourry & éleué auec nous. Ils nous sont particulierement alliez; & Sainct Paul nous aduertit, que nous sommes tenus d'en auoir vn soin plus particulier; duquel si nous nous dispençons, nous ne meriterons plus honorable nom que celuy d'infidelles, ou quelque autre encore pis, s'il y en a. Si nous deuons auoir de la compassion pour les Sauuages d'autant qu'ils sont abandonnez; par la mesme raison, ou plustost à plus forte raison, nous en deuons auoir pour les François, lors qu'ils sont au mesme estat d'abandonnement. Si ie ne me trompe, il

n'eſt pas moins neceſſaire, & agreable à Dieu, d'empeſcher que les anciens Chreſtiens ne deuiennent Sauuages, que d'attirer les Sauuages à ſe faire Chreſtiens. Ce nombre va iournellement croiſſant, & auec luy les neceſſitez ſpirituelles, & croiſtra encore plus lors qu'on ſçaura que les moyens n'y manquent pas d'y faire auſſi bien ſon ſalut qu'en France. Ceux qui ſe tiennent prés de leur conſcience n'y voudroient pas aller autrement, & ſans cela on ne feroit de cette iſle qu'vne poneropole, ou retraitte de deſeſperez.

Il y a vne ſeconde moiſſon; c'eſt des barbares negres du cap de vert, & autres lieux, dont il y a bon nombre, qui augmentera ſi on croit nos François, à qui ils

ſont fort vtiles. Quelques-vns de ces mores ſont deſia regenerez, & blanchis dans les eaux du ſainct Bapteſme; les autres pour la pluſpart deſirent le meſme, & ie ne doute pas que depuis mon depart quelques-vns, qui ſe preſentoient pour eſtre inſtruits, n'ayent receu cette faueur de ceux que i'y ay laiſſez. La difficulté des nouueaux eſtabliſſemens, la ſtupidité de la pluſpart de ces eſprits, l'inconſtance qui leur eſt naturelle, & qui feroit que, s'ils retournoient en leur païs, ils retourneroient auſſi à leur infidelité, ayans ordinairement fort peu de ſentiment, & trop d'indifference en matiere de religion; nous ont obligé à proceder vn peu lentement en cette affaire, où il faut bien prendre garde de rien precipiter, &

n'accorder si tost à quelques-vns ce qu'ils nous tesmoignent desirer.

Quand aux naturels du païs, nos sauuages Caraïbes; on voit par ce qui a esté rapporté aux chapitres precedens de leurs meurs & façons de faire, la difficulté qu'il y aura à les conuertir. Ils viuent à leur ayse dans vne tres-grande oysiueté, dans vne entiere liberté de tout dire, & tout faire, dans l'impunité de leurs crimes, mesme les plus horribles, sans honte de leurs débordemens, nudité, polygamie, yurongnerie, & vilenies, sans besoin de l'assistance des François, qui les contraigne de nous rechercher, & viure parmy nous, ou desirer que nous allions habiter auec eux. Ils disent que c'est nous qui auons be-

pieds. Ils ont auſſi des ſagayes de bois rouge, dur, & peſant, qu'ils lancent fort bien ; & pour battre de plus prés, ils ont des boutous, qui ſont gros bois rouges, plats, eſpais d'vn bon poulce, larges par le bout de prés de demy pied, longs de deux ou trois pieds, dont ils eſcraſent la teſte de leurs ennemis, comme nous ferions auec vn leuier.

Toutes leurs guerres ſe font par ſurpriſe le matin au poind du iour, auec des huées horribles, & pour paroiſtre plus affreux, ils ſe peignent du noir des pommes de iunipa le tour des yeux. Ils ſont en vn continuel mouuement pour éuiter les effects des armes à feu, & pource qu'ils voyent la méche allumée de nos mouſquets, ils éuitent aiſément le coup ſe iettant

par terre, courrant tantoſt d'vn coſté, tantoſt de l'autre, ſe remüant d'vne viteſſe admirable, de ſorte qu'il eſt fort difficile de les choiſir; mais ils craignent fort les fuſils, pource qu'ils n'y voyent point mettre la méche, & diſent que c'eſt le maboïa, c'eſt à dire le diable, qui y met le feu. Ils font d'ordinaire trois bandes, & vne eſpece d'auant-garde, arriere-garde, & bataille; mais au choc ils ſe mettent incontinent en deſordre & confuſion. Vous en auez aſſez bon marché, ſi dés le commencement vous monſtrez que vous ne les craignez point; & en abbattez heureuſemẽt quelqu'vn, ou deux, ou trois; car lors ils ſe retirent promptement, non toutefois ſans faire tous les efforts poſſibles pour retirer les corps

morts de leurs compagnons, car ils craignent fort; & tiennent à grande honte de les laisser parmy leurs ennemis: mais si vous fuyez, ou vous retirez pour les battre en retraitte, ou tesmoignez quelque crainte, ou tirez plusieurs coups en vain; alors ils sont extremement courageux, & donnent furieusement, & ne se retirent iamais, si ce n'est en vne grande extremité. Il y en a desia quelques-vns parmy eux qui ont des armes à feu, & en sçauent tirer, ce qui est vn tres grand mal; Dieu pardonne à ceux qui leur en ont donné.

Leurs armes deffensiues, comme i'ay dit, sont la fuitte, la legereté, & mouuement perpetuel, & le coucher dans leurs canots pour estre à couuert des coups;

car du reste, ils n'ont ny bouclier, ny autre chose pour se parer, & sont nuds à la guerre comme en toutes autres occasions. Outre ces canots, faits d'vne piece de bois, & non pas de l'escorce d'arbre comme ceux des canadois, ils ont des pirogues, faits de deux ou trois pieces; ils sont plus grands que les canots, & y en a qui portent quarante & cinquante hommes; ils y mettent des voiles à nostre imitation, quand ils en peuuent auoir. Ils tuent & mangent leurs captifs auec mille ceremonies, & cruautez, non pas toutesfois si grandes que celles des canadois. Ils gardent quelquefois vne main d'vn ennemy mort, qu'ils portent en triomphe, & dansent au tour. Iamais ils n'oublient ny ne pardonnent le mal qu'on leur a fait,

ou qu'ils pretendent qu'on leur à fait. Ils nagent comme poissons; en guerre ne se soucient pas, comme i'ay dit, que leur canot renuerse, car ils sçauent bien le redresser, & se remettre dedans. Ils y portent tousiours leurs licts auec eux.

Ces barbares ne content point plus haut nombre que dix, & s'expliquent monstrant par leurs doigts; quelquesfois ils vont iusques à vingt, ou deux fois dix, monstrant les doigts des mains & des pieds; apres cela, s'ils veulent en dire dauantage, & exprimer plus grand nombre, ils prennent du sable, & le jettant disent, mouche comme este, beaucoup, ou grand nombre, ou autant que cela. Ils content leurs mois par lunes, & les iours par nuicts, &

disent

disent, ie seray là tant de nuicts, ou ie reuiendray apres tant de nuicts. Ils expriment aussi l'estat qu'ils font, & l'estime qu'ils ont de la bonté des nations par leurs mains & bras, & monstrant la main entiere, & vne partie du bras, vous disent, France bonne comme este: pour les Flamens, ou Hollandois, ils monstrẽt la main, & disent, bonne comme este: les Anglois sont les pires dans leur estime, ils ne monstrent pour eux que le bout des doigts: Possible que quand ils parlent des François en leur absence, ou deuant ces autres nations, ils ne gardent pas cette diuision. Ils vsent peu de tabac, & ont bien occasion de se mocquer des europeans qui vont chercher si loing dans leurs isles cette méchante herbe.

Ils ont vn langage particulier que ie croy qui eſt fort difficile à apprendre; mais en outre, ils ont vn certain baragouin meſlé de François, Eſpagnol, Anglois, & Flament, le trafic & hantiſe qu'ils ont eu auec ces nations leur ayant fait apprendre quelques mots de leurs langages; de ſorte qu'en peu de temps on peut & les entendre, & ſe faire entendre à eux, qui nous ſera vn grand aduantage pour les inſtruire.

Du fruict ſpirituel qu'on peut eſperer de cette iſle.

CHAPITRE XI.

IL eſt aiſé d'inferer de ce qui a eſté dit iuſques à preſent, que

ſi les marchands peuuent retirer des commoditez temporelles de cette iſle, & autres; il y a auſſi vne aſſez belle eſperance d'vne triple moiſſon pour ceux qui font le negoce des ames. Si les moyens de ſubſiſtence, qui conſiſtent en vn ſecours neceſſaire de la France, ne leur manque point; on peut ſe promettre, que celuy qui leur a donné les talens, & commandé de les employer à ce trafic, *negotiamini dum venio*, en aura de la ſatisfaction, & les bonnes ames, qui ne cherchent que ſa gloire, du contentement & conſolation.

Quand il n'y auroit qu'enuiron mille François, nos compatriotes, qui ſans la culture neceſſaire deuiendroient barbares, & ſauuages dans ces bois & retrait-

tes de la barbarie & sauuagine ; ce seroit vn employ fort vtile, & d'autant plus necessaire, que la patrie nous lie & oblige plus estroittement à ceux qu'elle a nourry & éleué auec nous. Ils nous sont particulierement alliez ; & Sainct Paul nous aduertit, que nous sommes tenus d'en auoir vn soin plus particulier ; duquel si nous nous dispençons, nous ne meriterons plus honorable nom que celuy d'infidelles, ou quelque autre encore pis, s'il y en a. Si nous deuons auoir de la compassion pour les Sauuages d'autant qu'ils sont abandonnez ; par la mesme raison, ou plustost à plus forte raison, nous en deuons auoir pour les François, lors qu'ils sont au mesme estat d'abandonnement. Si ie ne me trompe, il

n'eſt pas moins neceſſaire, & agreable à Dieu, d'empeſcher que les anciens Chreſtiens ne deuiennent Sauuages, que d'attirer les Sauuages à ſe faire Chreſtiens. Ce nombre va iournellement croiſſant, & auec luy les neceſſitez ſpirituelles, & croiſtra encore plus lors qu'on ſçaura que les moyens n'y manquent pas d'y faire auſſi bien ſon ſalut qu'en France. Ceux qui ſe tiennent prés de leur conſcience n'y voudroient pas aller autrement, & ſans cela on ne feroit de cette iſle qu'vne poneropole, ou retraitte de deſeſperez.

Il y a vne ſeconde moiſſon; c'eſt des barbares negres du cap de vert, & autres lieux, dont il y a bon nombre, qui augmentera ſi on croit nos François, à qui ils

ſont fort vtiles. Quelques-vns de ces mores ſont deſia regenerez, & blanchis dans les eaux du ſainct Bapteſme; les autres pour la pluſpart deſirent le meſme, & ie ne doute pas que depuis mon depart quelques-vns, qui ſe preſentoient pour eſtre inſtruits, n'ayent receu cette faueur de ceux que i'y ay laiſſez. La difficulté des nouueaux eſtabliſſemens, la ſtupidité de la pluſpart de ces eſprits, l'inconſtance qui leur eſt naturelle, & qui feroit que, s'ils retournoient en leur païs, ils retourneroient auſſi à leur infidelité, ayans ordinairement fort peu de ſentiment, & trop d'indifference en matiere de religion; nous ont obligé à proceder vn peu lentement en cette affaire, où il faut bien prendre garde de rien precipiter, &

n'accorder si tost à quelques-vns ce qu'ils nous tesmoignent desirer.

Quand aux naturels du païs, nos sauuages Caraïbes ; on voit par ce qui a esté rapporté aux chapitres precedens de leurs meurs & façons de faire, la difficulté qu'il y aura à les conuertir. Ils viuent à leur ayse dans vne tres-grande oysiueté, dans vne entiere liberté de tout dire, & tout-faire, dans l'impunité de leurs crimes, mesme les plus horribles, sans honte de leurs débordemens, nudité, polygamie, yurongnerie, & vilenies, sans besoin de l'assistance des François, qui les contraigne de nous rechercher, & viure parmy nous, ou desirer que nous allions habiter auec eux. Ils disent que c'est nous qui auons be-

ſoin d'eux, puis que nous venons en leurs terres, qu'ils ſe ſont bien paſſez de nous, & s'en paſſeront bien encore. Ils ſont deffians, cruels, inconſtans, trompeurs, ſans foy, ſans loy, ſans apprehenſion de la iuſtice diuine. On ne peut, quoy qu'ils promettent, viure en aſſeurance parmy eux, d'autant que le premier à qui la fantaiſie prendra durant leurs vins, vous ira égorger, & il n'en ſera autre choſe, quoy que vous ne l'ayez iamais offenſé. Neantmoins ce qui n'eſt pas poſſible aux hommes ſeuls, l'eſt à Dieu, & aux hommes aſſiſtez de ſa grace & puiſſance; il peut faire de ces pierres des enfans d'Abraham. On tâche à tirer d'eux quelques-vns de leurs enfans pour les inſtruire, & enſemble s'en ſeruir

pour

pour oſtages ; & il ſemble apres tout, que le temps ſoit venu, auquel Dieu auoit deſtiné de ietter les yeux de ſa miſericorde ſur cette infortunée nation. Ils ſont deſia volontiers le ſigne de la ſaincte croix, & en pluſieurs occaſions prononcér à l'imitation des François les saincts noms de IESVS & de Marie, & recognoiſſent que par ce moyen ils font fuïr le maboïa. Ceux qui ont plus hanté les François ſe monſtrent aucunement dociles ; & le principal & plus conſiderable d'entr'eux, qui eſt maintenant le premier capitaine, nos François l'ont nommé le pilote, a touſiours eu dés le commencement vne affection particuliere pour eux, les aſſiſtant de viures dans la neceſſité; leur donnant aduis des deſſeins des

autres Sauuages, procurant la paix autant qu'il a peu ; de sorte que quelques-vns croyent, que sans luy les François n'eussent peu se loger & maintenir dans l'isle. Il continuë encor ces bons offices, de haranguer au conseil des Sauuages pour les François, & de nous reueler le secret de leurs assemblées, iusques à se faire haïr de quelques-vns des siens à nostre occasion, & dit que si les François chassoient les Sauuages de l'isle, pour luy il ne s'en iroit point, mais viendroit viure auec nous, si ses femmes & mariniers, ou seruiteurs & amis le permettoient. Ayant vn iour esté arresté par les François, il remonstra au capitaine, qu'il auoit tousiours esté pour eux, & iamais contre, & qu'il leur auoit

seruy dans leurs commencemens, puis il conclud ainsi, que si nonobstant cela tu me veux matter, non force; mais tien, voicy mes femmes & enfans, fais les baptiser. Estant venu voir monsieur le gouuerneur, il beut à nous durant le disner, nous vint visiter en nostre case, & entendant que nous voulions aller viure parmy eux, il en tesmoigna du contentement, & dit qu'il parleroit pour nous à l'assemblée. Voila quelques commencemens, si Dieu les benit ce Sauuage seruira par ses discours & bon exemple à la conuersion des autres.

Ce Caraïbe, que nous auons nommé le pilote, a vn frere nommè Arlet, aussi capitaine, grand homme, & de bonne façon, qui a pareillement autrefois eu de

bons mouuemens, & on nous asseure, que si ses femmes l'eussent permis, il se fust fait instruire & baptiser il y a quelque temps. Il nous visita aussi peu de iours apres son frere, nous interrogea fort, gousta du hoüicou de France, & permit en fin, quoy qu'auec peine, que ses femmes en goustassent: Il tesmoigna autant de ioye que son frere de nostre dessein d'aller parmy eux, & nous dit semblablement, qu'il parleroit pour nous, & que ses femmes nous feroient de la cassaue, & du hoüicou du manioc qu'il nous donneroit. C'est ce qui nous peut donner bonne esperance, & me fait coniurer le lecteur de cette Relation, d'addresser ses vœux au ciel pour ces pauures Sauuages, & pour ceux

qui contribueront à leur conuersion pour la plus grande gloire de nostre bon Dieu.

FIN.

